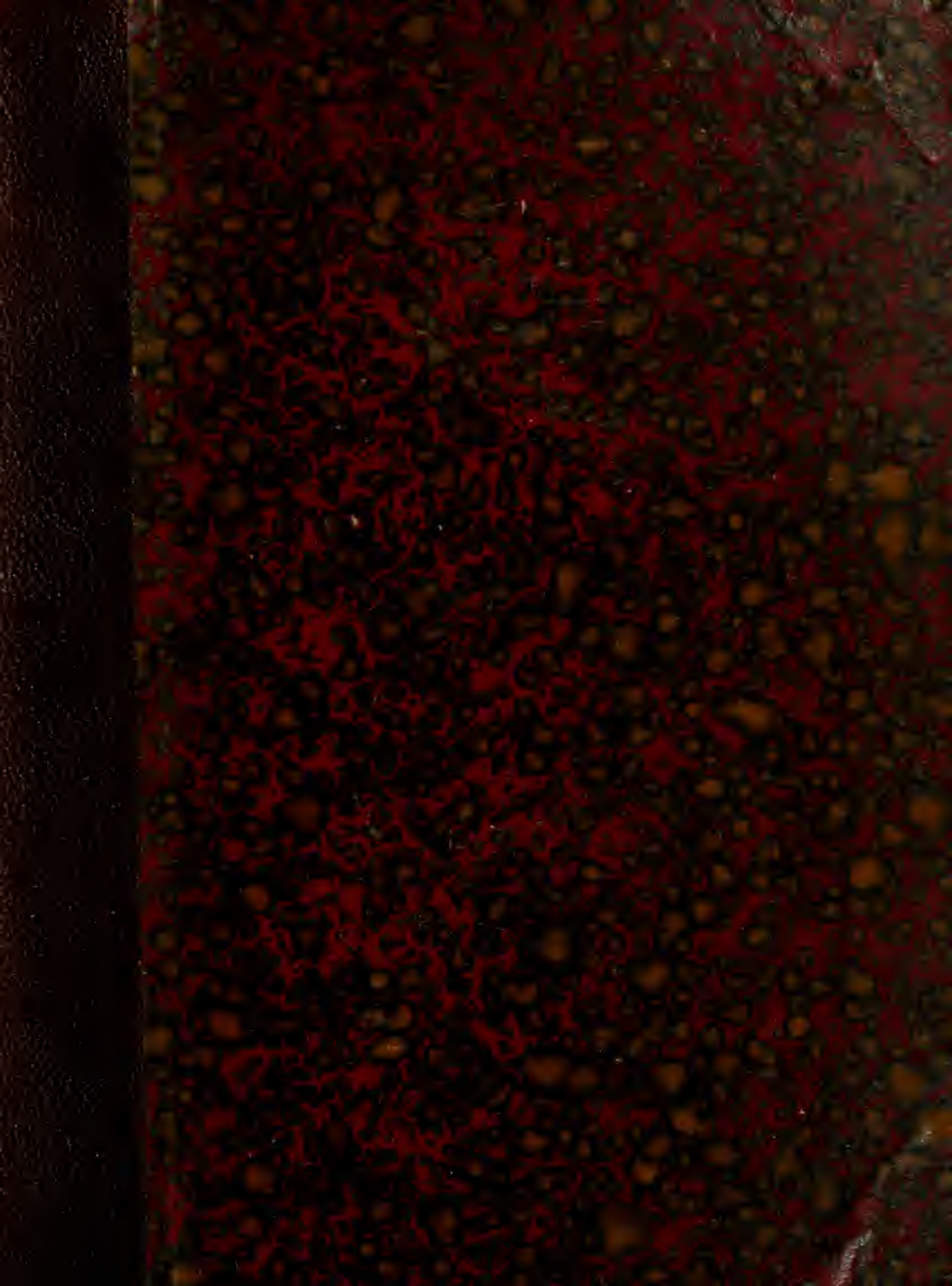






Le Poste des Neiges

4591-99. — Barcelone. Imprimerie Hinrichs.

Collection " Excelsior "

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

Le Poste des Neiges



ROMAN INÉDIT

Orné de ***NOMBREUSES ILLUSTRATIONS***

OBTENUES PAR LA

PHOTOGRAPHIE D'APRÈS NATURE

RICHARDIN, LAMM
BARCELONE

—

EN VENTE : LIBRAIRIE NILSSON
PER LAMM, SUCCESSEUR
338, rue Saint-Honoré, Paris

—



AU CAPITAINE NÉREL

Ses amis.

P. ET V. M.







«... Hier, à la Préfecture, premier bal de la saison. Tout Chambéry s'est retrouvé à cette charmante fête. Le cotillon, conduit avec un brio remarquable par le

lieutenant Clerget, du 32e bataillon alpin, ne s'est terminé qu'à deux heures du matin... »

Clerget, d'avance, souriait à la lecture de ces lignes, dans le prochain numéro hebdomadaire du *Petit Savoyard*. Sous l'étincellement des lustres, à travers les hautes pièces parfumées et chaudes, les couples, après avoir salué le préfet, M. Thévenot et sa femme, venaient de se rompre à peine. Lui-même, en accompagnant au buffet Mlle Thévenot, éprouvait un vif plaisir à être vu de la sorte. Il marchait tête haute, la taille fine, le geste aisé, parmi le cercle des regards sympathiques ou jaloux. Même, il aperçut, dans une embrasure de fenêtre, entre deux vieilles dames, un capitaine de hussards qui le dévisageait, le marquis Haussois du Sausset, héros habituel des bals, les années précédentes, et conducteur assermenté de tous les cotillons. Et comme du Sausset, détournant la tête, laissait tomber son monocle avec un bâillement dédaigneux, Clerget fit remarquer à sa danseuse les cheveux teints du marquis, séparés par une raie trop large, son visage craquelé d'une infinité de petites rides.

Alors, grisé par la musique, l'odeur des femmes et des fleurs, il savoura son triomphe, les mains tendues, les mots aimables. La préfète s'empressait :

— Une coupe de champagne, monsieur Clerget?

La générale lui demandait avec bienveillance des nouvelles de ses parents, qu'elle savait riches et influents. Des mères, entremetteuses pour le bon

motif, lui confiaient les qualités, les goûts et les talents de leurs filles.

— Et comme Eugénie est bien faite! dit très haut, près de lui, une grosse dame, décolletée à faire frémir.

Cependant des jeunes filles, à l'écart, l'examinaient en dessous, avec des rougeurs, des chuchotements étouffés dans le battement des éventails. La petite Mme Aubry, si troublante avec sa bouche rouge et ses paupières cernées, lui jeta en passant un sourire alangui, prolongé, qui s'offrait. Elle était délicieuse, ce soir. Clerget eut un élan d'orgueil. Les caprices de Mme Aubry, ses flirts un peu scandaleux, faisaient tourner toutes les têtes.



« Eh ! eh ! se dit-il, elle y vient donc ? »

Et il songea que la jeunesse est une belle chose et qu'il faisait bon vivre. Soudain, en offrant une assiette de petits fours à Mlle Thévenot, il remarqua, entre deux palmiers, là-bas, le beau regard de Mlle de Trézanne. Un peu de reproche, peut-être, dans ce regard et cet isolement.

« Eh bien ! allons lui faire notre cour. »

Un instant après, il se dirigeait vers la jeune fille, dont il aimait la grâce pensive, la droiture réfléchie. Mademoiselle Marthe la Raisonnable, l'avait-il appelée un jour en riant. Orpheline, elle habitait avec son grand-père et sa grand'mère, dans une vieille maison, entourée de choses fanées, de beaux meubles anciens, au milieu de mélancoliques portraits de famille qui paraissaient savoir beaucoup de secrets. De là, sans doute, son charme particulier, mais grave, qui attirait Clerget en l'effrayant un peu. C'est vrai qu'il avait négligé ce soir Mlle de Trézanne et qu'il devait se faire pardonner.

Une main l'arrêta net.

— Clerget, écoute donc!

Le lieutenant Berc, dont la bonne figure rougeaude exprimait une vive émotion, l'entraîna dans un coin ; puis avec mystère :

— Formaly s'est cassé les deux jambes.

— Qu'est-ce que tu me racontes? fit Clerget qui sursauta.

Il revoyait leur camarade de promotion, ses moustaches drues, son air décidé ; il l'imaginait en pleines Alpes, dans ce petit poste perdu de Lussan, à 2 470 mètres d'altitude, où Formaly, avec une vingtaine d'hommes, hivernait sous la neige, bloqué pendant des semaines, loin de tout contact humain... Pas drôles, ces hivers-là! Brr!... Dire que ça serait son tour l'an prochain...

Mais quoi donc? qu'était-il arrivé à Formaly?... Un accident?

— Oui, mon cher. Les deux jambes... une chute de 20 mètres. Le télégraphe vient de transmettre la nouvelle. Le commandant Schlem est très ennuyé. On envoie demain un officier prendre le commandement



du poste. Il n'y a plus personne là-bas! Le sergent a été gravement blessé, ainsi que deux hommes; on les a tous transportés à Uxeloup.

— Quel malheur! dit Clerget.

Et, entrevoyant soudain la conséquence :

— Mais alors, un officier... ça va être à moi de marcher?

— Tiens, c'est vrai, fit Berc placidement. Bien du plaisir, mon pauvre vieux.

Clerget jeta sur les salons un regard consterné. Certainement il plaignait beaucoup Formaly, qui devait cruellement souffrir. Trois mois à l'hôpital... Peut-être resterait-il boiteux... Un si charmant garçon, un si bon camarade... Mais, avec un égoïsme ingénu, il ne se plaignait pas moins.

Quel guignon ! Quitter Chambéry au moment où la saison commençait, où il se promettait un hiver agréable. Aller s'enfermer dans une cahute grossière en compagnie de quelques soldats incultes, sans distraction, sans compensation d'aucune sorte, seul au milieu des pics sauvages, dans la glace, dans la neige, en butte aux tourmentes, aux avalanches, risquant chaque jour ophtalmies et pleurésies... ou chutes dans les crevasses ! Du diable s'il s'attendait à cette tuile ! S'il avait eu le temps de s'y préparer, encore ! L'année suivante, bon, il hivernerait à Lussan, et non seulement il s'y résignait, mais encore il acceptait ce devoir avec un sentiment d'émulation et la conscience de sa responsabilité. Il savait bien, parbleu, que c'étaient des postes d'honneur, ces périlleuses factions gardées en plein ciel, sur les plus hauts sommets du pays, au seuil de la frontière. Mais voilà, il se disait : « L'an prochain ! » Et il ajournait de songer à ses obligations futures. Il serait temps, le moment venu. Officier intelligent, à qui le travail était facile et qui menait de front sa tâche et son plaisir, Clerget, s'il ne donnait pas tout ce qu'il pouvait donner, donnait, sans effort, autant que ses camarades les plus appliqués ;



CEPENDANT DES JEUNES FILLES, A L'ÉCART, L'EXAMINAIENT EN DESSOUS (P. 13).

souple et agile, excellant à tous les sports, il avait l'esprit prompt, délié, beaucoup de mémoire, une faculté précieuse d'assimilation. Le commandant Schlem, son chef de corps, un apôtre de la grandeur et de la servitude militaires, s'irritait de le trouver correct, exact, irréprochable en apparence, et de le sentir au fond distrait, léger, dissipé ; il lui faisait presque un crime de ne pas développer davantage ses qualités de fond, de se contenter de la surface, du brillant.

— Clerget, lui avait-il dit un jour avec une tristesse dans sa voix rude, on n'est un véritable officier que lorsqu'on a la foi !...

C'est qu'il avait la foi, lui, le père Schlem ; et cette foi profonde, cette foi vitale, il l'exigeait de ses officiers. Tous d'ailleurs, et Clerget le premier, qui craignait sa sévérité, vénéraient la hauteur et l'abnégation de son caractère. Le commandant Schlem, en effet, était un de ces héros obscurs en qui palpite le cœur de l'armée ; éducateur patient et énergique, il façonnait des âmes de soldat ; il était de ces rares chefs qu'on aime et qui inspirent confiance.

« En attendant, songeait Clerget, demain au rapport, ma feuille de route sera signée... Pauvre Formaly ! » Ce qu'il y avait d'injuste, d'affreux dans cet accident l'impressionna. Se voir casser les jambes ailleurs que sur un champ de bataille, non, vraiment, ce n'était pas de jeu. Un éclat d'obus attrapé dans le feu du combat, le métier voulait ça, surtout si la blessure n'était pas

trop grave et si un petit ruban rouge... Mais dégringoler dans un trou, risquer de se tuer sans gloire, être accusé peut-être ensuite de maladresse ou d'imprudence, quoi de plus bête ?

Son regret s'accrut en lorgnant Mme Aubry qui rôdait autour d'eux; l'occasion offerte et perdue, cette jolie brune ! Le mirage d'un bonheur savoureux qui n'aurait fait que paraître, s'évanouir... Son mari lui donnait le bras, un monsieur tiré à quatre épingles, gardant une imperturbable dignité dans sa situation délicate, et auquel on ne pouvait reprocher qu'un bonheur soutenu dans les parties de bac, taillées au cercle. Elle s'approcha soudain, les invita, Berc et lui, à un dîner improvisé pour le lendemain.

Berc, épanoui, accepta. Clerget, désolé de penser qu'il ne serait plus là, jugea son camarade ridicule, avec ses joues rouges et ses cheveux d'un blond trop clair; puis il lui reconnut de larges épaules, un jarret de valseur intrépide; et l'idée que Berc pourrait le supplanter lui fut insupportable. M. Aubry leur offrait des cigares; une topaze énorme étincelait à sa main blanche. Il se faisait tard, le couple s'éloigna, les salons d'ailleurs se vidaient. Clerget, sans savoir comment, se trouva dehors, saisi par l'air vif. Il descendait avec Berc les rampes qui aboutissent à la place du Château. Chambéry s'étendait sous eux, endormi, sans lumière, mais baigné par un clair de lune bleuâtre qui faisait miroiter le verglas.

— Et Gaby ? demanda Berc tout à coup.

Gaby ? c'est vrai, Clerget l'avait complètement oubliée ! A cette heure, lasse de l'attendre, elle s'était certainement endormie sous la lampe, un reflet d'or au creux de sa nuque blanche, serrant l'oreiller entre ses bras nus. Une gentille maîtresse, Gaby, pas exigeante, pas encombrante; comprenant bien qu'une



liaison affichée eût nui à l'avancement de son ami, elle ne sortait guère de chez elle, dévorait du matin au soir des fonds de cabinets de lecture, histoires, mémoires surtout, car elle était de bonne famille et avait

ses brevets, s'il vous plaît; avec cela très simple, toujours gaie, tendre et d'une soumission un peu monotone. Arrivait-il à l'improviste ? elle lui sautait au cou; était-il en retard ? elle ne lui faisait jamais de scènes. Une gentille âme de provinciale dévoyée, faite pour un intérieur bourgeois, et que l'abandon du premier homme qu'elle eût aimé avait jetée aux hasards de la vie libre.

Pauvre Gaby! Elle aurait du chagrin ! Il ne pouvait pourtant l'emmener là-bas, dans le poste des neiges, pas plus qu'un marin ne conduit de femme à bord de son bateau. La laisser à Chambéry ? Que deviendrait-elle, pendant ces six mois ? Il ne se souciait pas qu'on ouvrît sa succession, sachant bien que les soupirants ne manqueraient pas : le vieux baron Giraud, entre autres, était épris d'elle, et Clerget l'avait rencontré une ou deux fois dans l'escalier. Il est vrai que le baron avait prétendu aller chez la dentiste de l'entresol, raison plausible en soi et que fortifiait la présence des deux nièces de la dentiste, très jeunes filles au nez retroussé, avec des nattes dans le dos. Gaby, sans doute, retournerait à Paris, d'où il l'avait amenée, et ce serait la fin de leurs deux ans d'intimité. Mon Dieu, puisque cela devait arriver un jour ou l'autre !... Eût-il mieux valu attendre la lassitude ? Un regret, du moins, parfumerait leurs derniers baisers, et ils se quitteraient avec émotion, dans un sourire.

Berc, ne recevant pas de réponse, lui crut l'âme en

peine. A son sens, Clerget cachait trop jalousement sa maîtresse pour n'en pas être très amoureux. Aussi



fut-il surpris de le voir passer, sans s'arrêter, devant la maison de Gaby. Clerget remarqua le faux mouvement, la main de Berc se tendant pour l'adieu. Soit

qu'il éprouvât une pudeur insolite, ce soir, à manifester qu'il allait retrouver là-haut bon lit, bon gîte et le reste, soit qu'il fût aise de montrer qu'il ne s'en souciait pas, il dit d'un ton dégagé :

— Bah! elle le saura toujours assez tôt.

Et il sifflota l'air d'un pas de quatre. C'était celui que jouait l'orchestre, tandis qu'il reconnaissait à l'écart, entre les palmiers retombants de la serre, Mlle de Trézanne. Quoi, elle aussi, il n'allait plus la revoir, il ne continuerait plus ces rares, mais bonnes visites dans la vieille maison? Il lui sembla que le fier visage le contemplait, le poursuivait avec gravité... Il regagna son logis de garçon. L'ordonnance avait laissé éteindre le feu. Pas d'allumettes. Pendant quelques secondes, Clerget tâtonna dans le noir, énervé, et la solitude glaciale où il allait vivre désormais lui serra le cœur.

II

— Quelle heure est-il donc ? fit-il à son réveil en voyant un jour semblable à la nuit, tandis qu'aux mains de l'ordonnance, la flamme pauvre d'une bougie allait et venait par la pièce nue.

— Six heures, mon lieutenant. Le courrier part à sept heures.

Clerget s'étira, moulu. Quel dépaysement brusque, quelle tristesse que son arrivée hier soir à Uxeloup, après le voyage en chemin de fer, l'ascension à pied pendant cinq heures jusqu'au petit village balayé par le vent du Piémont, la « Lombarde », qui avait soufflé jusqu'au matin, emplissant ses cauchemars de plaintes et de hurlements ! En ce moment, les gonds des volets ne criaient plus, la suie ne tourbillonnait plus dans la cheminée : l'accalmie avait quelque chose de morne.

Clerget, en hâte, s'équipait, roulant autour de ses jambes les bandes molletières, préservant de gants de pieds ses gros souliers à clous. Il serra autour de son corps la longue ceinture de flanelle, enfonça son béret sur ses oreilles protégées d'un passe-montagne. Comme il était différent du joli lieutenant d'avant-hier, sanglé, pimpant, gants blancs et épaulettes d'argent ! Avant-hier, le bal à la préfecture... Quel contraste ! Il lui semblait être un autre lui-même, vivre une autre existence, dans une autre planète. Vingt-quatre heures ou vingt-quatre jours s'étaient-ils écoulés depuis qu'il avait quitté Chambéry ? Les instructions du commandant Schlem revinrent à son esprit. N'y avait-il pas dans leur laconisme un peu de méfiance ironique !

— Adieu, mon cher camarade, ayez soin de vos hommes, veillez à leur éducation morale et ne tombez pas dans une crevasse !

Il revoyait la figure osseuse de son chef, sa joue labourée par la lance d'un Pavillon noir, ce regard infiniment triste depuis que le commandant avait perdu, enlevés subitement par le croup, sa jeune femme et ses deux enfants. Si Schlem n'en avait pas dit plus long, son grave sourire parlait, et Clerget l'interprétait de la sorte :

« Vous êtes *trop intelligent*, n'est-ce pas, Clerget, pour que je vous fasse un long discours ? Bon pour d'autres... *Vous*, vous saurez vous débrouiller ?... Eh bien, débrouillez-vous, mon ami ! »

Et sachant de quelles recommandations minutieuses

le commandant avait harcelé Formaly à son départ, Clerget se sentait un peu vexé de cette réserve : Schlem l'attendait sans doute à l'œuvre, pour le juger. Cependant, sa poignée de main avait été cordiale. Venaient ensuite les adieux à Gaby, les dispositions prises en hâte pour assurer à la jeune femme quelques mois de vie tranquille ; puis les camarades l'escortaient à la gare, joyeux, comme en partie de plaisir. Par moments, le souvenir de Formaly jetait un froid, mais l'insouciance du métier, la jeunesse l'emportaient, et c'étaient des recommandations plaisantes, des taquineries affectueuses, puis :

— Adieu, bonne chance ! — et le train roulait dans la nuit.

Quelques heures sans sommeil, la descente à Modane, la mésaventure de sa cantine égarée en route, descendue par erreur à Saint-Jean-de-Maurienne ; après quoi, muni d'un guide et flanqué de son ordonnance, le nommé Prost, joli garçon au désespoir de quitter Chambéry, Clerget, par un froid noir, avait gravi les 18 kilomètres qui le séparaient de l'étape du soir. Dure fatigue, coupée d'un déjeuner au petit poste de Challiers, où son camarade Bermud lui avait fait fête, et enfin l'arrivée, exténués, à Uxeloup.

Tout de suite, il avait été serrer la main de Formaly, logé chez le moins pauvre habitant du village. Rudement changé, Formaly ; c'était effrayant ! Tempes creuses, teint blafard, bouche close. Le sergent avait une fracture au crâne ; les deux soldats, l'un l'épaule

brisée, l'autre des lésions internes. Et Clerget ne savait ce qui lui avait été le plus pénible, le silence de Formaly, plongé dans une torpeur farouche, ou la volubilité saccadée du sergent. Il contait sans cesse l'accident, avec une répétition automatique de certaines phrases, un détraquement momentané du cerveau.



Clerget devait les revoir avant de se mettre en route. Ayant avalé une tasse de café chaud, préparée par son hôtesse, vieille sibylle borgne et taciturne, il sortit. Le vent était tombé, le jour restait crépusculaire ; la neige des toits, sous le ciel noir, était livide. Formaly et les autres blessés dormaient, de ce mauvais sommeil où la souffrance, vaincue, semble aplatie sous un poids redoutable et invisible. Leurs faces collées à l'oreiller,

leurs corps anéantis reposaient dans une détresse inerte, si voisine du dernier sommeil que Clerget en fut douloureusement étreint. Au sortir de cette atmosphère lourde, l'air était si glacial que le cœur lui tourna.

Il se raidit, à la vue du soldat chargé du courrier, qui allait l'escorter à mi-côte de Lussan, au chalet de Serraz, où ils se rencontreraient avec le courrier du poste.

— C'est vous, Guibout ? fit Clerget.

Il reconnaissait le chasseur, l'ayant eu dans son peloton, l'an dernier. Affecté avec huit de ses camarades et un caporal au petit dépôt d'Uxeloup, Guibout, qui était un bon sujet et, à ce titre, avait été accepté comme volontaire pour ce poste de rude hivernage, rougit et sourit. Il ressemblait à un écureuil, avec ses épaules ramassées, sa barbe fauve et ses yeux vifs. Après une poignée de main échangée avec Prost, son pays, « un de la classe » qu'il revit avec plaisir, Guibout prit les devants. On traversait le village.

Des traces de fresques décoraient de vieilles façades. Clerget remarqua des cadrans solaires, ornés d'inscriptions latines. Les rares paysannes, qui entre-bâillaient leur porte pour repousser la neige tombée cette nuit, montraient le type piémontais ; un tablier de couleur vive tranchait sur leur jupe sombre. Les hommes, Clerget le savait, étaient pour la plupart chasseurs de chamois ou contrebandiers ; il n'en rencontra aucun.

On avait laissé sur la gauche la vieille chapelle

Saint-André, franchi une passerelle sous laquelle bouillonnait l'eau glauque et savonneuse d'un torrent; l'étroite vallée se déploya entre de hautes pentes raides, des prairies blanches. On s'éleva sur une rampe accidentée, côtoyant des ravins sombres au flanc desquels pendaient des sapins fracassés. Au bout de trois quarts d'heure, comme on longeait l'entonnoir du Maudit, Prost, tout pâle, s'arrêta :

— Le vertige, mon lieutenant, balbutia-t-il... Les 18 kilomètres de la veille lui avaient rompu les cuisses et les reins, gonflé les pieds.

— Qu'est-ce que tu diras tout à l'heure ? Veux-tu bien marcher!



Et Clerget, qui lui non plus n'avait pas l'habitude des hauteurs, s'avouait le malaise qui l'oppressait lui-même, bourdonnement d'oreilles, nausée vague ; mais pour rien au monde il n'en eût convenu.

— Allons, du nerf! ou Guibout va se moquer de toi!

Guibout murmura, malicieux :

— Y a pas de mulet pour te porter. Depuis

le 15 novembre, y ne peut plus grimper, y a plus de piste !

Se servant le moins possible de son alpinstock, il montait sans hâte, d'un pied sûr, qui trouvait le point d'appui. Ses lourds souliers enfonçaient dans la neige friable, y creusaient des marches. Clerget s'appliqua à l'imiter. On s'éleva longtemps ainsi. Après un sentier de chèvre glissant, une route en lacets, au flanc de laquelle la falaise tombait à pic. Soudain, à un tournant, l'éclaircie montra, dans le chaotique dédale des monts, les trois dents du Géhor, le col de la Vache ; et au loin, tout au bas, un toit sous la neige apparaissait, si petit qu'il semblait pouvoir tenir dans le creux de la main. Longue, essoufflante, la montée se prolongeait, semblait ne devoir jamais finir. Guibout fit halte devant un abri creusé dans la roche. Prost se laissa tomber, comme une bête épuisée. Il était affreusement blême.

— Allons, bois un coup ! fit Clerget, qui lui passa sa gourde, pleine de café et d'eau-de-vie. Guibout dit en clignant de l'œil :

— Secoue-toi un peu, faut pas rester comme ça...

Mais Prost, une hébétude sur sa figure ravagée, murmura, en dodelinant de la tête :

— J' peux pas continuer, j'ai trop sommeil.

— Connu, fit Guibout. Ça fait cet effet, les premiers temps. Mais pour dormir, mon vieux, si les draps sont blancs, y ne sont pas assez chauds. Tu te réveillerais caillou. Allons, hop !

Il tira de force l'ordonnance, l'entraîna geignant. Clerget, qui ressentait les mêmes symptômes, s'était remis en marche avec une peine extrême ; ses jambes étaient de plomb, ses paupières se fermaient, une envie irrésistible l'envahissait de s'étendre dans la neige et de dormir. Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles il dut bander toute sa volonté, la montée lui redevint plus facile ; le sang lui affluait au cerveau, circulait plus rapidement. Il admira l'endurance de leur guide qui, sans hésitation, d'une ascension égale, s'élevait, leur frayant un passage, les prévenant des points dangereux. « La volonté, convint en lui-même Clerget, ne suffit donc pas, on doit s'entraîner si l'on veut être prêt. Et prêt, il faut l'être à toute heure ; qui sait d'où et quand soufflera le vent de la guerre ? Quelle honte de rester en arrière, parce que mes nerfs, mes muscles me trahiraient ! »



Ils marchaient depuis deux heures, quand ils atteignirent une aire dominée d'un rideau de mélèzes ; des cimes tourmentées, hérissant l'horizon de dômes et de



IL REMARQUA, ENTRE DEUX PALMIERS, LA-BAS, LE BEAU REGARD DE M[lle] DE TRÉZANNE (P. 13).

3

pics, les enserraient de partout; le glacier d'Armeline au loin arrondissait sa masse formidable, l'aiguille du Hardet déchirait les nuages ; Guibout étendit sa canne ferrée.

— Le chalet Serraz est derrière ce ravin.

Prost, qui boitait, dans l'espoir déraisonnable que le lieutenant, ayant pitié de lui, le renverrait à Uxeloup et de là à Chambéry, retrouva son courage.

— Qu'est-ce que tu dirais donc, si tu avais ma cantine à porter? dit Clerget.

Et, malgré cette plaisanterie, il songeait qu'elle allait lui faire faute, cette damnée cantine, avec ses effets de rechange, quelques livres, les rares objets familiers qu'on emporte avec soi et qu'on aime... Bah! on la retrouverait. Un ou deux jours de privation, voilà tout. Il s'étonna de sa philosophie. Il n'eût pas supporté la plus petite contrariété à Chambéry. Chambéry, les camarades, Gaby, c'était loin!... Le chalet Serraz apparut. Deux chasseurs alpins se tenaient devant la porte.

— V'là les camarades, fit Guibout.

Clerget, qui se sentait extrêmement las, se redressa, fit fière mine. Ces deux soldats, descendus du poste, étaient siens. Ils apportaient le courrier, en faisaient l'échange, et maintenant ils allaient le conduire, en relais d'escorte, au poste des neiges, sa résidence future, son palais de bois, son domaine de Robinson des Alpes. Les deux chasseurs respectueusement l'attendaient; position militaire.

— Salut, dit-il en les dévisageant tour à tour.

C'étaient deux rudes montagnards, l'un tout petit, l'autre très grand; interrogés, ils déclinèrent leurs noms : Michel, Gattolat. Clerget sentit qu'ils l'examinaient à la dérobée, cherchaient à se faire une impression sur le chef auquel on les confiait, sur l'homme dont ils allaient dépendre.

— Eh bien, repose-toi, fit-il à l'ordonnance. Tu vois bien qu'on y arrive !

Mais en lui-même, il plaignait le pauvre diable, reconnaissait que, sans force morale, il eût éprouvé le même affaissement. Les deux chasseurs du poste, cependant, ne portaient sur leurs traits aucune fatigue. Clerget les entendit s'informer de leurs camarades blessés : leur visage avait pris une expression grave et soucieuse. Guibout, assis à l'écart sur un sac de feuilles sèches, désintéressé maintenant de sa mission, leur répondait, tout en découpant sur le pouce une croûte de pain, un morceau de gruyère qu'il enfournait par larges bouchées. Son appétit donna faim à Clerget, mais l'amour-propre l'empêcha, devant ces hommes qui l'observaient, de sortir les provisions contenues dans le sac qu'il portait en bandoulière.

Quant il fallut se remettre en route, la détresse de Prost fit mal à voir. L'idée de marcher deux heures encore dans la neige le démoralisait au point qu'il en pleurait presque. Michel et Gattolat, entraînés à ces rudes étapes, le considéraient sans rien dire; Guibout, content de n'avoir plus qu'à descendre, lui frappa sur l'épaule.

— Eh bien, adieu, mon copain. Espère, il y a du bon, là-haut !

Et il partit de son pas sûr, sans se retourner...

La petite caravane grimpait depuis une heure et demie le long de la piste jalonnée de loin en loin de balises et de flèches indicatrices. On avait franchi l'étroit et profond défilé de la Vuze, côtoyé un rocher énorme où, sur des gradins taillés à pic, dressant un monumental escalier, roulaient avec fracas des cascades par étages, puis dans la solitude désolée des gorges et des cimes, entre des pâturages déserts et une forêt de sapins noirs, le Géhor était apparu, érigeant ses trois glaciers aigus, au revers métallique et bleu. Le chasseur Michel, qui allait devant, s'arrêta et, étendant le bras, montra un ravin distant de 200 mètres.



— C'est là que s'est passé l'accident, mon lieutenant.

Il y assistait, il le raconta. Le passage était dangereux : la neige nouvelle ne tenait pas. Le lieutenant Formaly guidait le poste en reconnaissance, quand, sous ses pas, le tapis blanc avait glissé d'un seul coup,

le précipitant avec trois hommes dans une crevasse. Le sauvetage, périlleux, avait duré longtemps. Le sergent, retiré avec des cordes, ne pensait qu'à une pièce de vingt francs qu'il avait perdue : il voulait redescendre la chercher, il ne s'inquiétait que de cela, répétant seulement, en proie à l'idée fixe : « J'ai perdu une pièce de vingt francs. » Il restait insensible au sang de sa blessure qui faisait caillot sur son visage et poissait ses mains. Formaly n'avait consenti à être retiré que le dernier; quand on lui avait vu les jambes cassées, il s'était élevé un murmure douloureux et des exclamations de colère parmi les soldats qui l'aimaient. — La montagne, dit Michel pour conclure, est traître et méchante, ce n'est pas sans raison que les gens de la haute Maurienne appellent cette contrée les monts Maudits.

On se remit en route : Clerget songeait que l'accident de Formaly pouvait, dans ces parages, être un malheur fréquent. Le poids de sa responsabilité lui courba les épaules, la fatigue de la marche contribuait à le décourager : pendant quelques instants, il vit tout en noir. Pâle et serrant les dents, il s'efforçait de dominer l'anxiété cruelle qui l'oppressait, cet étrange mal des hauteurs où la vue se trouble, où l'air manque. De nouveau, ses tempes bourdonnaient, il suffoqua. Depuis longtemps il n'avait plus d'yeux pour le paysage : son regard comme hynoptisé se fixait seulement sur la trace des pas du petit Michel qui le précédait.

Tout à coup, en arrière, le grand Gattolat poussa un appel étouffé ; Prost, qu'il objurguait de son mieux,



venait de tomber d'engourdissement, gagné à cet invincible sommeil du froid où l'être entier sombre et s'anéantit. Secousses, appels, rien n'y fit, il fallut gi-

fler à tour de bras le malheureux, le remettre sur pied, de force, le lier sous les bras, l'entraîner comme une masse inerte, un paquet stupide qui ne gémissait même plus.

Le dévouement des deux chasseurs, leurs efforts



stoïques et silencieux firent une forte impression sur Clerget. Il poussait Prost par derrière, et, dans cet acte de vigueur, il retrouvait une sorte d'élan désespéré. Ah! l'ordonnance pesait plus que la jolie Mme Aubry, et la neige était plus glissante qu'un parquet de bal. Mais il s'agissait de sauver l'existence d'un homme. Et quand Clerget, haletant, trempé d'une sueur que le froid vitrifiait à ses joues, à bout de forces, aperçut

le toit en pente du poste, entendit Gattolat dire : « Encore un coup de jarret, ça y est ! » — et vit des chasseurs, prévenus par le planton de garde, accourir à leur aide, il ressentit un allègement de délivrance, une joie inexprimable, tels qu'il n'en avait jamais éprouvés.

III

Dans sa petite baraque composée d'une chambre et d'une cuisine, Clerget, assis dans un fauteuil, méditait. Pas gaies, ses réflexions. Pas drôle, l'installation. Le lit de Formaly, les pantoufles de Formaly, la pipe de Formaly, une petite bibliothèque appendue au mur, une table, un miroir, une boîte de pharmacie, la tablette et les étriers du téléphone, quelques instruments de météorologie... C'étaient d'humbles pénates, un logis très modeste comme on en pouvait s'offrir dans ce désert de nuages, loin de tout être humain, loin du confort des villes. Une prison, somme toute.

Clerget contempla avec découragement le maigre papier à fleurs, isolé de la muraille par une couche d'air, derrière une tenture de toile. Il godait bizarrement, ce papier ; çà et là, on voyait s'enfler, disparaître des cloques, courir en relief comme un doigt

caché, si bien qu'à certains moments la tapisserie semblait vivante. Un tapage se fit dans le plafond rembourré de mousse, une bataille de rats, sans doute. On frappait à la porte. « Entrez ! » cria-t-il. Les ronflements de Prost lui parvinrent du fond de la baraque des hommes ; l'ordonnance s'était écroulé sur son lit, et on le laissait dormir tout son saoûl. Avec l'homme de service, qui faisait froid à voir en ses effet de toile sous lesquels se dissimulait le vêtement de drap, un air glacé pénétra dans la pièce. On eût dit que le poêle de faïence cessait de chauffer, la bouillotte du thé de ronronner. Mais l'homme avait remis du bois dans le feu ; le poêle repartit de plus belle, la bouillotte chanta ; malgré la mauvaise humeur de Clerget, un peu d'intimité, de bien-être se répandirent. Quand il eut savouré deux tasses d'excellent pékao à pointes blanches et grignoté quelques biscuits, en attendant le déjeuner, la situation lui apparut moins désespérée. L'insouciance de son âge reprit le dessus. Il secoua sa courbature, purgea la pièce des souvenirs trop intimes de Formaly, et, s'étant débarbouillé et brossé, il commença son inspection.

Le caporal Wacogne, un géant velu, aux mouvements souples d'ours des montagnes, le guidait avec des gestes prévenants, des réponses courtes, mais nettes, à chaque question, un sens pratique qui apparaissait dans les moindres choses et révélait, sous le soldat discipliné, le paysan observateur et réfléchi. Depuis trois jours, il parait à tout, dirigeait tout. L'arrivée

du lieutenant le déchargeait ; tout en gardant un reste d'importance, il en était bien aise.

Clerget se rendit compte de la disposition topographique. Le poste de Lussan était situé sur un promontoire, se détachant de l'arête principale, à l'est du col d'Armeline, et s'avançant d'une centaine de mètres dans un ravin. Exposé ainsi au heurt des deux vents dominants de la région, la Vanoise et la Lombarde, il se cramponnait à la roche, en plein maelström des tourmentes. Le caporal attira l'attention de Clerget sur des oiseaux qui venaient de se poser à quelque distance des baraques :

— Des Alpins. Signe de mauvais temps. Par contre, les choquards se cachent.

Les choquards, expliqua-t-il, sorte de corbeaux noirs à bec et pieds jaunes, abondaient dans ces parages. Clerget s'étonna de la prédiction de Wacogne. L'horizon crépusculaire était d'un vert gris pâle, le froid sec et piquant ; un silence de mort régnait sur ce désert de neige. L'air qui s'exhalait du ravin était chargé d'émanations.

— Ça sent le vent, dit Wacogne.

Clerget cherchait des yeux la frontière. Au sud et à une distance de 40 mètres, un poteau, placé sur un mamelon, l'indiquait. Mais on n'avait des baraques aucune vue sur l'Italie.

— Du mamelon, on aperçoit le versant italien jusqu'à 2 kilomètres, dit Wacogne, et les baraques italiennes de la pointe Ezella. Les Italiens les ont visitées



SON REGRET S'ACCRUT EN LORGNANT Mme AUBRY
QUI RÔDAIT AUTOUR D'EUX (P. 20).

en novembre. Il y avait un lieutenant et dix hommes.

Clerget ne répondit pas. Il songeait à l'*Ennemi*, se demandait par où il déboucherait. Jeu d'enfant, qui en ce moment semblait puéril, mais qu'un hasard pouvait demain rendre tragique. L'ennemi arriverait là-bas, sans doute, au tournant du ravin, à l'abri de ce massif que



protégeait un couvert de sapins drus. Et ces mots mystérieux, la frontière, l'ennemi, réveillaient en lui d'obscures énergies, d'héréditaires gloires, des humiliations aussi, hélas! toute la grande leçon de l'histoire. Il se sentit placé là, en sentinelle avancée, avec une poignée d'hommes qui barrerait le passage. Des souvenirs classiques se réveillaient en lui... Léonidas aux Thermopyles, Bonaparte franchissant le Saint-Bernard... Oui, une belle mort sur ce coin de terre farou-

che, en cette gorge sauvage par où s'ouvrait la patrie! Mais en attendant, il fallait vivre, et pour cela ne pas attraper de pleurésie. Brr ! quel froid !... Alors il examina son petit royaume militaire.

Outre la baraque d'officiers, le poste comprenait quatre baraques de troupes aménagées pour quarante hommes. Mais deux seulement étaient utilisées en chambrée, les autres servaient de magasins aux vivres. Ces baraques avaient le toit élevé et très en pente, de façon que la neige, au lieu de s'y amonceler, glissât. — Mais, dit Wacogne, les cheminées fonctionnaient mal, bien qu'on déblayât à l'entour, après chaque tombée de neige ; les gouttières avaient inondé une baraque.

Clerget visita l'écurie. Elle était exposée à tous les vents, protégée cependant par une couche de gazon sur la toiture et enveloppée d'un gâchis de fumier et de terre. Elle abritait, depuis que le mulet ne montait plus au poste, trois moutons, une chèvre et des lapins. Clerget fut surpris de trouver là ces pauvres bêtes. L'odeur d'étable lui causa un trouble. Dépaysé pendant une seconde, il se revit en Normandie, dans la ferme d'un de ses oncles. La chèvre lui léchait la main, cette caresse l'émut.

— Négresse ! appela doucement le caporal en taquinant la barbe de la chèvre et en lui tirant les cornes. — Négresse ! Et ce ton câlin étonnait chez lui ; on eût dit qu'il parlait à une femme.

Clerget flatta le cou de la bête. Donnait-elle du lait ?

— Un litre et demi par jour, dit Wacogne — il sou-

rit — pour le café au lait du matin. Mais on a beau nourrir les moutons, ils n'engraissent pas.

Clerget donna un rapide coup d'œil aux magasins, à la remise au bois, puis à la forge ; elle servait d'abri pour la viande fraîche ; il s'informa de la poudrière, située à 300 mètres de là, trop loin, jugea-t-il, et consistant en un coffrage en bois, placé dans une excavation creusée en plein roc. La citerne? Un canal la mettait en communication avec un petit lac voisin : mais l'hiver, elle était inutilisable. Heureusement, il y avait deux fontaines dans un ravin. Des cabanes en maçonnerie les abritaient. Tous les jours, avec un tonneau à bras, on faisait la corvée de l'eau.

— Voyons les chambres, dit Clerget.

D'abord celles des sous-officiers. Quatre lits de camp y alignaient leurs couvertures grises, bordées d'un drap de grosse toile. Des tables et des chaises de bois fabriquées au poste la meublaient sommairement.

Wacogne poussa la porte de la cuisine ; une bonne odeur de rata et de pain cuit, s'exhalait ; le cuisinier tournait la cuiller dans une énorme casserole, un soldat pétrissait le pain en grosses miches de pâte pareille à du mastic ; un autre homme l'enfournait avec une pelle. Clerget goûta la soupe, examina le four en flamme qui teignait de rouge la bonne figure de l'aide-boulanger, un petit soldat poupin comme une fille. Puis il passa dans la pièce des hommes. On guettait son apparition. Quand Wacogne cria : Fixe ! — les chasseurs, debout au pied de leurs lits, s'immobilisèrent. Les

couchettes occupaient une moitié de la pièce, l'autre était réservée aux tables, bancs, buffet, poêle, aux planches à pains, aux bagages et aux râteliers d'armes. Un à un, Clerget interrogea les hommes, les regardant dans les yeux, leur parlant d'un ton cordial, cherchant à se mettre de suite dans la mémoire leurs noms et leurs visages. Plus tôt il les connaîtrait, plus vite il aurait action sur eux et les tiendrait en main.

Une figure le frappa d'abord, plus fine, plus expressive que les autres, d'une pâleur plus délicate ; deux yeux pensifs de Breton têtu ; quelqu'un avec qui il pourrait parler peut-être, et que, visiblement, sa manière d'être classait à part. C'était un étudiant en médecine, faisant dans le poste fonction de médecin auxiliaire : il s'appelait Susbielle.

— Le fils du médecin major au Val-de-Grâce ?

— Oui, mon lieutenant.

— Mon père a beaucoup connu le vôtre autrefois. Vous vous plaisez ici ?

— J'ai demandé à venir ; comme ça, j'ai du temps pour mes études.

— Et pas trop de distractions ? fit Clerget en souriant.

Il ne croyait pas si bien dire ; le jeune homme ayant fait quelques folies, scandales de femmes et dettes de jeu, les expiait dans cette réclusion rigoureuse qui était, pour sa jeunesse avide de plaisir, une cruelle pénitence.

Une tache brune gâtant un visage broussailleux fixa

ensuite dans le souvenir de Clerget le nom du chasseur Adam. Il associait celui du chasseur Fourquemin à la forme d'un cube, et c'est bien sous ce sobriquet que, carré de partout, taillé en billot, épais et dur comme chêne, Fourquemin était surnommé : « le Cube »!... Le chasseur Rigal avait une tête de lévrier, Tétard gardait, par suite d'une coupure, la main prise dans une compresse de toile. Les autres noms : Guiot, Leloustre, Dubois, Sainjoire, Macario, Abel, etc., Clerget les retint, mais sans pouvoir les adapter, d'une façon précise, à leurs possesseurs. Tous ces visages se brouillaient. Il emporta de la chambrée une impression d'ensemble favorable à ces gaillards solides, frustes pour la plupart, mais, dans la diversité des caractères, empreints tous d'un fort pli militaire. Vigoureux, sains, énergiques, ils ne semblaient pas avoir la promptitude des fourmis noires de Provence, ni la finesse des Normands blonds; quelque chose de rude perçait dans leur maintien, à travers leurs visages façonnés à coups de serpe; mais leurs yeux regardaient bien en face; c'étaient de purs hommes de montagne, sobres, simples, avisés, graves. Tous s'étaient offerts pour ce service volontaire. Plusieurs avaient déjà passé l'hiver précédent dans un poste des neiges.

Rentré dans sa baraque, Clerget eut le plaisir d'y trouver son couvert mis.

— Mon lieutenant déjeune? demanda l'homme de service.

Il apporta les plats : sardines à l'huile, ragoût aux

pommes de terre, carottes sautées, noix et raisins secs. Clerget fit honneur au menu ; ensuite, bien calé dans son fauteuil, il but son café à petits coups ; l'envie lui vint de fumer une pipe, il en possédait dans son sac une excellente, en merisier. La pipe, qu'il n'eût pas fumée à Chambéry, à cause de son odeur forte — passe pour la cigarette ! — la pipe du coin du feu et de rêverie solitaire lia de ses spirales de fumée bleue l'âme flottante de Clerget à l'intimité indécise de la petite chambre. Il boudait encore contre lui-même, ne voulait pas s'avouer qu'il aurait pu être plus mal, par exemple dans la neige friable, à escalader la montée raide. Mais une tiédeur l'enveloppait, le bien-être de la digestion opérait quand même, il s'assoupit.

Prost, en entrant deux heures après, le réveilla. Il avait un air si malheureux de chien perdu, que Clerget se mit à rire :

— Qu'est-ce que tu cherches?

— La cantine de mon lieutenant.

— Tu oublies qu'elle est égarée ?

La stupeur de Prost était sincère. Tout avait fui dans sa mémoire. Il ne se rappelait rien, ni l'ascension d'Uxeloup, ni celle de Lussan, pas même d'avoir perdu conscience en route. Clerget lui tint un petit discours de circonstance, fit appel à son amour-propre, essaya de lui remonter le moral. Prost l'écoutait avec une mine absente où se lisait le regret des heures de flâne au Jardin public, des rendez-vous avec la jolie bonne du capitaine Lançon. Clerget, agacé, le congé-



ON AVAIT LAISSÉ SUR LA GAUCHE LA VIEILLE CHAPELLE DE SAINT-ANDRÉ (P. 29).

dia pour se plonger dans l'examen des papiers administratifs du poste. Il apprit, avec un intérêt qu'il n'eût pas soupçonné auparavant, que les approvisionnements constitués le 1er octobre représentaient :

Biscuits	327 kilos
Viande de conserve	305 —
Lard salé	100 —
Farine	4 028 —
Sel	55 —

Pourvu qu'il ne fonde pas, tout ce sel ! Gare l'humidité !

Huile	120 litres
Vermicelle	95 kilos
Moutarde	40 boîtes
Macaroni	95 kilos
Vin	4 060 litres

L'évaluation de ce qu'on avait consommé jusqu'à ce jour, 15 décembre, le rassura. Le poste ne mourrait ni de faim ni de soif ! Et les légumes ? Il tint à vérifier leur amoncellement en cave.

Choux	500 kilos
Carottes	225 —

Pas mauvaises, les carottes sautées de ce matin !

Navets	210 kilos
Oignons	320 —
Pommes de terre	4 000 —

Diable ! on pouvait en manger à tous les repas et à toutes les sauces, il en resterait encore qui pourraient germer au commencement de l'été ; Clerget continua son relevé :

Poivre..............................	4	kilos
Fromage..............................	125	—
Pruneaux..............................	42	—
Rhum..............................	65	litres
Thé..............................	5	kilos
Pétrole..............................	125	litres
Savon..............................	32	kilos
Bois..............................	41 000	—

De quoi se chauffer ! Brr ! C'est qu'il fallait se défendre ! Il avait regardé tout à l'heure le thermomètre ; le froid l'avait fait descendre à — 23°. Une température polaire ! Et Clerget, anxieux, de s'assurer de la manière dont on conservait les denrées ; question de la plus haute importance. Le caporal Wacogne l'éclaira : les oignons et les choux pouvaient subir la gelée sans inconvénient ; on pouvait aussi permettre au vin, à l'huile, au vinaigre de se congeler, à condition de faire dans les récipients un vide égal au dixième de leur contenu. Les pommes de terre, les carottes et les navets demeuraient à l'ombre, enfermés dans une cave dont les parois et le fond avait été garnis d'une couche de paille. Quand Clerget n'eut plus rien à apprendre à cet égard, la fabrication du pain requit son attention particulière. On le cuisait au poste, en moyenne quatre jours sur cinq. Puis la lessive. Un chasseur en était

chargé. Était-ce tout ? Non, Clerget dut se plonger dans les paperasses d'habillement, s'assura que chaque homme possédait en bon état les tenues n° 2 avec manteau, n° 3 avec capote, deux collections de treillis, 2 paires de brodequins, 1 paire de souliers de repos, 2 paires de bandes molletières, 1 couverture de laine, 1 jersey, 3 chemises, 2 caleçons, 2 ceintures de flanelle, 2 cravates, 3 mouchoirs, 2 serviettes, 1 sac de petite monture complet. Wacogne porta à sa connaissance que Fourquemin , dit « le Cube », répugnait à porter sa ceinture sur l'abdomen, et qu'à son avis les hommes avaient une tendance à se couvrir trop dans l'intérieur et pas assez au dehors.

Clerget, dans son zèle de prise de possession, traça les menus des repas pour une semaine. Wacogne lui signala la préférence des hommes pour les viandes de conserve et le lard salé. Tous les soirs, de la salade ; elle était bonne aux gencives. Clerget, pour sa bienvenue, accorda un quart de vin supplémentaire, au dîner. Il explora alors les petits métiers indispensables du poste, l'établi du charpentier, la forge ; interrogea le cordonnier, le boucher, le barbier. S'étant aperçu que les chaussures entretenues par l'homme de chambre étaient humides, il défendit de les sécher à la chaleur du poêle, ce qui racornissait le cuir et sentait mauvais, prescrivit qu'on les bourrât de foin sec.

Rentré dans sa chambre, il appela le médecin auxiliaire, Susbielle, et l'interrogea. L'état sanitaire était excellent, la boîte de pharmacie très suffisamment

approvisionnée ; on n'avait pas eu à y toucher encore, sinon pour mettre un peu d'eau phéniquée sur la coupure du chasseur Tétard. Clerget, après avoir causé obligeamment avec le jeune homme, estima qu'une petite visite à la chambrée, qu'une courte conférence morale improvisée ferait bien, achèverait de les mettre tous en contact et en confiance.

Les différentes corvées venaient de rentrer et de se changer : on avait allumé les lampes à pétrole, l'heure du dîner approchait. Clerget s'assit à la table du milieu, recouverte en hâte d'une couverture de lit. Le sentiment de sa responsabilité lui causait une satisfaction obscure. Il devait s'intéresser aux besoins de ces braves gens ; par un effort constant, il devait solliciter ce qu'il y avait de bon en eux, soutenir leurs volontés, refréner les penchants naturels, qui portent à la paresse, à l'incurie, à la discorde. Il devait rapprocher les âmes, s'efforcer avec elles vers un but commun. S'il éprouvait tout cela de façon imprécise, il l'éprouva néanmoins assez pour être ému.

Les galons ne furent plus à ses yeux un signe de supériorité, mais une marque d'honneur, qui l'obligeait à remplir son devoir, tout son devoir, si ennuyeux, si pénible qu'il fût. Sous l'empire de cette idée, il sut trouver quelques paroles droites, justes, qui firent impression sur ces hommes simples. Il parla de leur chef Formaly comme il devait, lui rendit hommage ; puis il les entretint de leur rôle, sur ce haut poste frontière, des dangers matériels à éviter, des précau-

tions à prendre. Et, à mesure qu'il leur disait ces choses, il voyait sa conviction se refléter sur ces rudes visages, il se persuadait lui-même, croyait que « c'était arrivé ». Et pourquoi pas ? Sans la foi, disait Schlem...

Clerget, satisfait de ce début, dîna avec appétit, but du thé, fuma sa pipe, les pieds — ma foi, tant pis ! — dans les pantoufles de Formaly. Infatigable, il prépara le tableau de travail du lendemain, jusqu'à dix heures apura des comptes, et s'endormit enfin le dernier, d'un sommeil de juste, dans sa cabane de Robinson, à la rumeur du vent qui faisait craquer les toitures et lui donnait l'illusion d'être en mer, sur une barque secouée par la grande brise du large.

IV

Son zèle pendant douze jours ne faiblit pas. On voyait Clerget partout à la fois. Il se révélait actif, débrouillard, savait commander, savait se faire obéir. Besogne facile du reste : les chasseurs du poste, pris parmi les meilleurs sujets, ne demandaient pas mieux que d'appliquer leur énergie à des travaux utiles. Peu ou point de théorie, pas d'exercices militaires ; aussi bien tous ces hommes étaient instruits. Le labeur constant était la lutte contre le froid, la neige, l'hostilité des lieux et du climat. Occuper ses alpins, ne jamais laisser l'ennui les engourdir, voilà quel était le souci perpétuel de Clerget. Il s'y donna corps et âme, trouvant du nouveau, de l'inconnu à cette vie sauvage, une fierté dans son isolement, une satisfaction dans son rôle de chef. Avec quelle ponctualité il rédigeait son rapport de dizaine, avec quelle impatience il

attendait le retour des courriers quotidiens! le téléphone aussi l'amusait; à l'aide de ces minces fils fragiles il se sentait en communication avec le reste du



monde. La directrice des postes d'Uxeloup correspondait avec lui. C'était une vieille pauvre fille, laide et grêlée, mais la voix était une voix de femme, jeune et aigrelette, qui, tous les matins, à son gai : « Bonjour, mademoiselle, vous allez bien? » répondait, déformée

un peu, comiquement nasillarde : « Merci, monsieur, et vous-même ? »... Ils échangeaient quelques propos, souvent insignifiants, mais qui apportaient à Clerget l'écho de la vie. Puis il pouvait causer parfois avec son camarade Bermud, du poste de Challiers ; il était également relié aux forts de Légilan ; seulement les communications restaient précaires, à la merci d'une variation atmosphérique trop brusque, d'un coup de vent qui arracherait les poteaux.

Le journal de Clerget, tenu au courant, où il consignait les menus événements de sa vie, l'intéressait aussi. Enfin ne recevait-il pas de bonnes lettres de Gaby, de loin en loin un mot de camarade? Berc lui avait fait tenir le *Petit Savoyard :*

«... *On regrettera aux réceptions mondaines de cet hiver l'absence du lieutenant Clerget, envoyé au poste de Lussan (2470 mètres d'altitude), en remplacement du lieutenant Formaly gravement blessé. Tous nos souhaits les meilleurs accompagnent le jeune et brillant officier dans sa nouvelle résidence, où il saura se montrer digne de la réputation du 32e bataillon alpin.* »

Clerget, avec la feuille tordue, avait allumé sa pipe. « Haussois du Sausset va triompher de nouveau », avait-il pensé en haussant les épaules... Puis il songea : « Il y avait une allusion énigmatique dans la lettre de Berc. Est-ce que ce gros réjoui réussirait vraiment auprès de la petite Mme Aubry? Bah ! qu'est-ce que ça peut me faire?... » Pourtant, pendant deux jours,

cette idée le taquina, mouche importune posée sur le front et qu'on chasse, d'un plissement de sourcils.

Un matin, la sonnerie du téléphone tinta :

— Allo ! allo ! Bonjour mademoiselle ; comment va Formaly ?... (C'était une de ses questions habituelles.)

— Monsieur Formaly et ses trois hommes ont été évacués hier soir sur Chambéry. Ils étaient trop mal soignés ici. Ils sont partis en meilleure santé. Espérons qu'ils vont se rétablir vite.

De tout cœur il escorta de ses vœux son camarade ; pauvre Formaly, certes il allait se rétablir ! A Chambéry, tout le monde serait aux petits soins pour lui... Et, sans savoir pourquoi, Clerget à cette idée devint triste. Il attendait une lettre de Gaby, elle ne vint pas. Il se rappela le plaisir que lui avait causé l'arrivée de sa cantine et de son nécessaire de toilette ; avec quelle indifférence il en contemplait aujourd'hui les pièces de cristal et d'argent chiffrées H. C. ! Clerget se sentit du vague à l'âme ; par lents et insidieux circuits, le spleen qui tournait autour de lui l'enserra, le paralysa. La crise commençait.

Ce jour-là, il assista au dépeçage de la viande. Elle avait pris au froid une consistance si grande que le cuisinier dut la débiter à coups de hache ; on eût dit un bloc de bois violacé ; cette couleur déplaisante fit faire la grimace à Clerget : il vit la même répugnance allonger en moue la lèvre du grand Gattolat qui passait. Au déjeuner, la chair était extrêmement coriace,

le cuisinier sans doute ayant négligé de la faire dégeler dans l'eau avant de la cuire. Prost lui servit ensuite des carottes sautées. Encore ! il y en avait avant-hier. Clerget constata qu'il ne les aimait plus : un cheveu, qu'il trouva au bout de sa fourchette, acheva de lui couper l'appétit. Le café lui parut clair, sa pipe amère : vraiment on avait rembourré le fauteuil avec des noyaux de pêche ; le papier de la tenture semblait atteint de la danse de Saint-Guy. Et les rats, cette nuit, l'avaient-ils assez empêché de dormir, avec leur sarabande ? Clerget se sentit la tête vide, les idées éparses : il éprouvait une soif intense, et la tristesse qui l'envahissait de seconde en seconde se confondait en lui avec une sorte de lâche torpeur.

Lui qui, chaque jour, surveillait l'arrivée du courrier, y fut cette fois indifférent. Il n'alla pas, selon son habitude, caresser la chèvre noire, lui porter le reste de son pain. Wacogne l'entretint encore du mauvais fonctionnement des cheminées : on avait dû éteindre le poêle, tant la fumée se répandait dans les baraques. Clerget l'écouta distraitement, eut un geste vague ; il n'y pouvait rien. Pas sa faute si les cheminées étaient mal construites ou si le vent changeait. Mécontent de lui, il se sentit mécontent des autres, rappela Wacogne pour lui dire d'un ton sévère que l'on devait entretenir avec une extrême propreté les abords du poste et désinfecter chaque jour — « cha-que jour ! » — les sentines. Il chapitra vertement son ordonnance qui, au lieu de balayer complètement la chambre, entassait



DEUX CHASSEURS ALPINS SE TENAIENT DEVANT LA PORTE (P. 35).

d'un coup de balai la poussière sous le lit. Prost, dont les bras gourds, les épaules raides, toute l'attitude d'emplâtre exprimaient l'inertie la plus résolue, dit sourdement :

— Je ne peux pas faire d'efforts, mon lieutenant, je suis perclus.

— Qu'est-ce que tu dis !

— Je suis perclus de rhumatismes.

Clerget leva les bras au ciel, c'était complet. Il appela Susbielle, à qui la veulerie de Prost n'avait pas échappé. Défiant, le médecin auxiliaire examina son malade. Prost, concentré et sournois, baissait les yeux. On voyait les deux ruses aux prises.

— Où avez-vous mal ?

Chaque fois qu'on lui palpait le bras, l'ordonnance poussait un gémissement, ramenait bien vite son coude au corps. Susbielle prescrivit un liniment. Prost, soucieux, fila sans rien dire.

— Est-ce qu'il est vraiment malade ? demanda Clerget.

Susbielle hocha la tête, sceptique. Il cherchait dans la boîte de pharmacie les médicaments nécessaires. Clerget remaqua sa pâleur, son air de tristesse.

— Et vous, Susbielle, ça ne va donc pas ?

Confus, le jeune homme sourit et, sans répondre, baissa la tête.

— Voilà plusieurs jours que je vous observe, fit Clerget d'un ton obligeant, comme il l'eût dit non à un soldat, mais à un égal. Vous avez beau, tous les

soirs, vous accouder sur vos bouquins, je sens bien que votre pensée est ailleurs. A Chambéry, hein...

Susbielle devint très rouge, une détresse emplit son regard qui se détourna. Oui, la nostalgie le rongeait des plaisirs que ni or ni argent n'eussent pu lui procurer ici, et dont la gymnastique fatigante de sa vie ne parvenait pas à lui faire passer le goût irritant. Affiné, nerveux, il avait la sensualité dans les moelles; elle résistait à cette cure d'air glacial. Il passait cinq ou six jours à travailler, ne pensait plus qu'à ses examens, sa carrière, son avenir. Puis l'image de certains yeux, la saveur des baisers, la douce forme d'un corps venait l'obséder. Le fantôme luxurieux de sa jeunesse ivre de sève et de désir tournoyait devant lui. Il pensait à sa maîtresse, cette Clara dont la bouche savoureuse comme un fruit l'affolait, aux dettes qu'il avait contractées pour elle et qu'il était près de faire encore. N'avait-il pas songé à déserter pour aller vivre avec elle à Bruxelles ou à Genève? Il savait pourtant ce qu'elle valait la « Salamandre », comme on disait au quartier latin. Elle avait pris sur lui un empire extraordinaire, et il se consumait pour cette femme, qui possédait, dans chacun de ses gestes, l'attrait damné du vice.

Clerget ne pouvait savoir tout cela, mais il devinait, par analogie, un peu du mal qui tourmentait l'étudiant. Lui-même, insomnieux, était, depuis trois nuits, hanté



par le souvenir de Gaby. Il revoyait sa nuque blonde et ses bras frais. Il évoquait, avec la répulsion qu'on a pour une limace, la figure flétrie du baron Giraud. Cet homme était riche et ne lésinait jamais avec ses caprices! Pourquoi l'avait-il rencontré dans l'escalier?

Bah ! il n'allait pas suspecter Gaby !... Les nièces trop jeunes de la dentiste de l'entresol expliquaient tout. N'importe, ce n'est pas sans dessein que le vieux rôdait par là. Et de songer que rien maintenant ne l'empêchait d'importuner Gaby, s'il le voulait, de ses offres, de ses promesses, de ses cadeaux, Clerget éprouvait une irritation et un dégoût. Il doutait des femmes, de toutes les femmes. Parti l'amoureux, sitôt la porte s'ouvre au nouveau venu. Il fit l'esprit fort : Gaby ne le remplacerait pas, si elle le remplaçait... Son amour-propre souffrant hésita entre deux maux : quel choix blesserait le moins sa vanité ? si Gaby prenait un jour le baron, ou si elle préférait un jeune homme, un camarade de Clerget, par exemple? Allons, à quoi bon se tourmenter? Gaby, après tout, était libre, libre, libre. Elle lui avait donné une jolie tendresse, il lui avait fait un sort enviable ; ils étaient quittes. N'importe, il souffrait.

Tout cela, l'idée ne lui serait pas venue de le confier à Susbielle. Celui-ci, pourtant, avec sa finesse instinctive, pressentait que le lieutenant, de son côté, devait souffrir de la même nostalgie, soif de vivre rentrée, jeunesse contenue à qui l'amour est un impérieux besoin. Ils ne se dirent rien, mais ils se devinèrent un besoin de tendresse égal, et, comme pour sceller la sympathie qui naissait entre eux, Clerget prit son étui à cigarettes et le tendit tout ouvert à Susbielle, d'un geste qui, sans les oublier, égalisait les distances.

Les rhumatismes de Prost empirèrent. Les frictions

de baume Fioraventi n'y firent rien, les sacs de cendre chaude non plus ; le salycilate de soude lui donna des névralgies atroces. Il passait les journées étendu sur son lit, droit comme une momie, les yeux seuls vivants dans une face contractée ; lui fallait-il se lever, il semblait en verre, se tenait les genoux comme s'il avait peur de les casser, grimaçait affreusement, voûtait son corps rigide qu'il préservait soigneusement des contacts. Et cependant, ni Susbielle, ni ses voisins de lit ne croyaient à la sincérité de sa maladie. Il devait simuler, dans son espoir tenace de renvoi à Chambéry. Clerget se refusait à croire possible une telle fourberie, quand soudain Susbielle parvint à la démasquer; il lui suffit de dire à Prost :

— Vous partirez demain avec le courrier. Vous êtes trop malade pour rester ici. Vous rentrez au corps.

Une joie diabolique se peignit sur le visage de Prost : enfoncée, la reclusion au poste ! Bientôt les promenades sur le jardin public, et Marie, la bonne du capitaine Lançon... Il lui fallut toute sa raison pour ne pas manifester son ivresse en faisant la culbute sur son lit. Cinq minutes après, Clerget le surprenait bourrant son sac avec une agilité singulière, courant comme un fou dans la chambrée et esquissant un pas de gigue en criant : « Y a du bon pour

la classe! » au milieu du dédain un peu ironique des camarades.

— Prost! fit la voix sévère de l'officier. Et vos rhumatismes?

Le tonnerre tombant au milieu de la salle n'eût pas médusé autant l'ordonnance.

— Vous préparez vos jambes pour déguerpir? Vous avez du nerf maintenant? Plus que vous n'en aviez pour grimper jusqu'ici, hein?

Prost, blême, balbutia; les chasseurs attentifs, immobiles, écoutaient; leurs expressions étaient parlantes; Clerget en saisit rapidement quelques-unes. Le Cube semblait dire : « Ça n'est pas volé! » Le grand Gattolat réprimait un ricanement, le petit Michel semblait indigné d'une pareille frime, le chasseur Tétard ouvrait d'énormes yeux stupéfaits.

— Vous n'étiez pas malade, reprit Clerget, vous jouiez la comédie, vous vous dispensiez de tout service, vous laissiez la besogne à vos camarades. C'est honteux, pour un soldat, et vous méritez une punition sévère.

Un silence régna, où l'on eût entendu voler une mouche.

— Je ne vous infligerai pas, reprit le lieutenant, les huit jours de prison que mérite votre ignoble conduite. Vous serez châtié autrement. Vous avez voulu vous dérober au devoir de servir le pays avec vos camarades, dans un poste d'honneur. Eh bien, ce sont vos camarades qui ne veulent plus de vous! Moi, votre

chef, je vous renie. Ici, nous n'avons pas besoin de fricoteur, de traîne-la-patte et de comédien. Ici, chacun travaille, chacun s'aide, chacun concourt à l'intérêt commun. Je n'ai pas besoin de vous, je vous chasse. Bouclez votre sac !

Prost, écrasé d'humiliation, leva la tête ; son joli visage était bouleversé. Les vérités qu'il entendait frappèrent sa dure écorce égoïste ; la leçon publique le confondait plus qu'une punition réelle. Des larmes coulaient de ses yeux, et il supplia :

— Mon lieutenant, ne me renvoyez pas, mon lieutenant, je me conduirai bien !

Sa voix, son désespoir émurent quelques hommes, impressionnés déjà par la scène. Clerget lui-même en fut touché. Mais il crut de son devoir d'être inflexible, et, sans répondre, il tourna les talons.

Rentré dans sa chambrette, il mordit ses moustaches, préoccupé. « Ce Prost se repent-il sincèrement ? Si oui, faut-il le renvoyer quand même ? Comment l'effet moral sur les autres sera-t-il plus grand ? » Il resta longtemps songeur. Et la voix de sa conscience lui disait : « Devoirs de chef, responsabilité de chef, préoccupation de tous les instants. Comment le soldat ne faiblirait-il pas, quand le chef lui-même a des défaillances ? »

Et il sentit qu'il n'avait pas le droit de s'ennuyer, ni d'être découragé. Sa tâche était assez grave pour l'occuper, assez complexe pour remplir toutes ses pensées. Cette scène l'avait élevé au niveau de la

dignité, au degré de conviction de sa tâche qu'il devait avoir. Il fallait continuer désormais, s'élever jusqu'au sacrifice volontaire, jusqu'à l'abnégation joyeuse, jusqu'à la *foi* du commandant Schlem!

Oui! mais l'on est faible.

V

La petite crise que traversait Clerget n'était qu'un accident, manifestation d'un état général dont beaucoup de jeunes officiers souffrent, après trois ou quatre ans de service, et qui est la pierre de touche des vocations profondes. Le prêtre, le magistrat, l'officier passent par cette épreuve. Elle vient de la disproportion de l'idéal rêvé avec la réalisation quotidienne de cet idéal. Sous la mission, une des plus hautes qui soient, il y a le métier. Un prêtre, un magistrat, un officier demeurent quelles que soient la noblesse de leurs aspirations, la grandeur de leur tâche, des hommes au milieu des autres hommes. Ils n'échappent pas au terre-à-terre, aux petits dégoûts, à la monotonie de leurs fonctions. Un officier, plus qu'un autre, subit ce désenchantement. Son rôle est de se battre, et la paix prolongée laisse inactive son énergie, relâche ses

ambitions. Il est jeune, il a soif d'action : on ne peut lui en donner. Forcément, il s'ennuie. La vie extérieure de son métier l'absorbe, pas assez d'ailleurs, et bientôt l'excède. Théories, exercices, revues, mess, le train-train militaire, vécu mollement, le dégoûte de plus en plus sans qu'il s'en rende compte, et un jour il s'aperçoit qu'il n'aime pas son métier, peut-être même qu'il ne l'a jamais aimé. Il n'a pas vécu la vie intérieure, qui seule eût soutenu son courage, la vie de l'apostolat, — car elle est rare et réservée aux seuls élus ! Il a été, il est un officier correct ; il n'est pas un véritable officier. Il n'a pas la foi.

Pourtant, la foi n'est pas perdue en lui, ni tarie. C'est une source qui a fui sous terre. Un coup de pic, un ébranlement, son eau vive jaillira ; mais, fugace et libre, farouche, elle veut être tenue de près, gardée, canalisée. La foi, c'est ce qui dure. Non un bouillonnement brusque, un élan irréfléchi, mais le courant égal, patient, obstiné. La foi, demandez au commandant Schlem ce que c'est. Sa vie répondra pour lui. Dans combien de détails il entre, quels soins complexes il donne au bataillon, sa chose, aux hommes, ses enfants ! Rien ne le rebute, rien ne le lasse ! Ce qui l'ennuie, il le fait avec plus d'application encore, il y trouve la satisfaction d'un devoir accompli. Satisfait d'ailleurs, il l'est peu, parce qu'il sait qu'il y a toujours à faire. Il a mis sa volonté à une rude école. Il y a, grâce à Dieu, quantité d'officiers comme lui. La foi se développe souvent, avec le sentiment de la



... CLERGET ASSIS DANS UN FAUTEUIL MÉDITAIT (P. 42).

responsabilité accrue, avec la maturité de l'âge. Clerget l'aura sans doute, quand il sera capitaine.

Il s'était souvent dit cela. Mais la grâce ne l'éclairerait pas d'un coup. Ne devait-il pas s'entraîner à l'acquérir ? Que de conditions heureuses, faciles, lui étaient accordées ! Plus d'un l'enviait, parmi ses camarades. Bien né, riche, entré jeune à Saint-Cyr, placé dans un corps d'élite, estimé par ses chefs, Clerget n'avait qu'à travailler, l'avenir s'ouvrait à lui plein de promesses. Toutes jouissances d'amour-propre lui seraient données. Pourquoi donc un zèle aussi intermittent, ces velléités d'ardeur suivies de tiédeur complète ?

Il se le demandait et ne trouvait pas de bonne raison. Intelligent, mais peu analyste, il n'allait pas jusqu'au bout de son examen de conscience. Sans cela, il eût facilement démêlé les causes de cette période de stérilité qu'il franchissait d'une âme ennuyée, le bâillement aux lèvres. L'éducation du collège, ce métier des armes si prôné, illustré par tant de hauts faits, tant d'exemples valeureux, César, Alexandre, saint Louis, Bayard, Condé, Napoléon, avaient rempli son cœur d'enthousiasme et d'admiration. S'il ne s'était pas dit : « Je serai Bonaparte », c'est que la guerre de 1870 avait laissé trop d'ombre sur ses rêves : et dans l'humiliation, dans la fierté aussi de son cœur d'écolier, il lui eût suffi d'être d'Assas, la Tour d'Auvergne, de sabrer comme Lassalle à travers les champs de bataille de l'Europe, de grimper, clairon ou porte-drapeau, à

l'assaut de Malakoff. L'héroïsme d'une heure, d'une minute flamboyante, voilà par quoi il brûlait de se signaler ; un acte lui eût suffi, pourvu qu'il fût sublime. Ni à Saint-Cyr, ni au régiment, Clerget n'avait trouvé l'occasion d'être sublime. Il avait eu un excellent tailleur, des succès de femmes; il avait fait preuve d'une brillante adresse à l'escrime, d'un beau sang-froid au jeu. Il passait pour un garçon d'esprit, de mérite. « Très intelligent, Clerget ! Il deviendra ce qu'il voudra !... » Il le savait, et se reposait sur ces lauriers faciles, sans joie. Il souriait de ses illusions d'enfants; ah! non, elle n'avait rien de sublime, sa vie! Visiter des chambrées, inspecter la propreté des hommes, des armes, des locaux, commander l'exercice, quelle fastidieuse besogne à la longue! De bons garçons, ses camarades, plusieurs même distingués ; mais les propos de mess manquaient vraiment de variété. Une ville agréable Chambéry, mais, à tout prendre, la province. Et ainsi Clerget, sans y penser, se laissait, de par son intelligence désabusée, aller à la sécheresse. Ses soldats, il se montrait pour eux juste, courtois, plutôt bienveillant; mais un sentiment aristocratique inavoué ne les en éloignait-il pas?

Tout en appréciant leur force collective obscure et ce qu'ils représentaient de valeur, d'énergie, de dévouement latent, les distinguait-il suffisamment les uns des autres? Étaient-ils pour lui autre chose que « les hommes », troupeau docile qui manœuvrait à son

commandement! Jamais il n'avait abusé de son autorité, mais avait-il tenté de combler un peu cet abîme qui sépare le soldat de l'officier? Avait-il cherché quelque rapprochement compatible avec sa dignité? Sa sollicitude s'était-elle assez marquée dans les détails! Un vague respect humain, de l'indifférence, ne l'avaient-ils pas souvent retenu, au moment de parler à un « homme », de s'informer de ses besoins, de ses désirs, de ce qui pouvait le peiner ou l'humilier? N'avait-il pas pratiqué cette maxime qu'il ne faut pas avoir trop de zèle, sous peine de se voir investi de toutes les corvées?

Voici Prost, par exemple. La première condition que Clerget avait exigée d'un ordonnance était d'être dégourdis. Prost l'était, c'est-à-dire qu'il savait préparer à temps les effets, improviser un repos, faire des commissions. Joli garçon, portant bien la tenue civile et la casquette cirée du reste, négligeant, paresseux et coureur. Avec quelle indifférence Clerget fermait les yeux quand Prost allait retrouver la petite bonne des Lançon! Prost, coquet, faraud, s'abandonnait au laisser aller, fréquent chez ses pareils, qui, dans l'emploi d'ordonnance, voient la dispense des corvées, une vie moins à l'attache. En cela même, Clerget avait-il rempli tout son devoir? Pourquoi s'être désintéressé autant de la conduite de ce garçon qui, rentré dans le rang pouvait y apporter de mauvaises habitudes? N'y avait-il pas quelque égoïsme dans cette abstention? Et ce vieux dicton : « Tel

maître, tel valet »?... Clerget, devant la mauvaise volonté de Prost, sa simulation évidente, se demandait si mieux tenu, relevé à la moindre peccadille, celui-ci se fût abaissé jusqu'à commettre une telle faute contre la discipline, une pareille fraude envers la loyauté.

En ne le punissant pas d'un châtiment effectif, n'avait-il pas cédé à un reproche informulé de sa conscience, à un aveu de sa responsabilité? D'ailleurs, puisque Prost semblait humilié et désespéré, c'est que le châtiment moral du renvoi suffisait, et qu'il y avait encore quelque chose de bon dans cette nature trop jeune pour être véritablement gâtée. De la mollesse, de l'affaissement, les ruses que conseille la lâcheté, tel était le mal de l'ordonnance. On en guérit. Le coup de fouet du reproche, le cinglement du sarcasme, cette fois semblaient avoir porté. Mais, retourné à Chambéry, heureux d'y être, ne reprendrait-il pas bientôt son goût de flâne et de carottage? Sa punition, vraiment, n'était-elle pas bien anodine?

Clerget s'en inquiétait. Ces scrupules ne lui étaient pas familiers. Pour la première fois il songeait qu'il avait charge d'âmes. Une pitié, d'ailleurs, — mais était-elle bien comprise? — plaidait en lui la cause de ces pauvres diables de soldats forcés à un métier peu agréable. Ce sentiment l'avait toujours incliné à l'indulgence. Mais, justement parce que le métier était pénible, la solidarité n'était-elle pas un devoir absolu? Celui qui se soustrait à une tâche, ne la fait-il pas

retomber sur le voisin ? Non, vraiment, Prost était inexcusable. L'indulgence de son chef n'aurait jamais dû l'encourager à mentir, à jouer une comédie pareille ! Mais, c'est ainsi, les subordonnés ne respectent que la force et prennent la bonté pour de la faiblesse.

Clerget en était là de ses réflexions, quand Wacogne frappa à la porte de la chambre :

— Mon lieutenant, Prost ne fait que pleurer. Il dit qu'il est déshonoré, il se repent de son mensonge, il ne peut supporter l'idée d'être renvoyé comme une brebis galeuse ; il prétend qu'il se tuera si mon lieutenant ne lui pardonne pas. Il jure de faire oublier sa faute.

Clerget, qui fumait sa pipe, — elle était bonne, ce soir ! — s'enquit, après un silence et quelques bouffées :

— Qu'est-ce que vous en dites, Wacogne, et les hommes, qu'est-ce qu'ils en pensent ?

Le visage du géant brunit, ce qui était sa façon de rougir. Il hésita, puis fit :

— Le temps sera bien mauvais, demain ou cette nuit ; il y aura sûrement une tourmente.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, reprit Clerget. Pensez-vous que, si je consens à le garder, il se conduira mieux à l'avenir ?

Wacogne déclara, après avoir tourné et retourné son béret dans les doigts :

— Je ne suis pas dans sa peau, mais, plutôt que

d'être renvoyé comme ça, j'aimerais mieux faire à moi seul toutes les corvées et crever à la peine. Il est repentant, c'est tout ce que j' sais. Et ça se voit bien.

— C'est bon, dit Clerget, je vais lui parler.

Il entra dans la baraque des hommes; elle était froide, malgré le poêle; on avait dû ouvrir les petites fenêtres à cause de la fumée. Toujours les cheminées! Les hommes, silencieux, près de l'heure du sommeil, ressemblaient à de grands enfants en récréation. Deux ou trois lisaient, la tête en leurs mains, les coudes sur la table, des feuilletons d'Alexandre Dumas cousus en cahiers. Le grand Gattolat, le petit Michel, Adam avec sa tache rouge au visage, une brûlure de l'an dernier, bravement reçue en essayant d'éteindre un commencement d'incendie au poste de Challiers, s'occupaient à tresser, avec des crins de mulet, des chaînes de montre, des petites bourses. Deux illettrés apprenaient à écrire, sous la surveillance de Rigal qui, fier de son savoir, portait haut sa tête de lévrier. Leloustre, un artiste, édifiait, avec de petits morceaux de bois taillés au canif, des architectures compliquées: chalets minuscules, casernes où rien ne manquait, hangars, abreuvoirs, etc. Prost, assis sur son lit, se leva en voyant le lieutenant, puis resta immobile, une honte sur son visage pâli, les yeux rouges.

— Prost! appela Clerget. Et il lui parla devant tous, sans dureté mais avec fermeté. Il lui reprocha moins sa faute, il la lui expliqua davantage. S'il consentait



... IL SUT TROUVER QUELQUES PAROLES DROITES, JUSTES, QUI FIRENT IMPRESSION SUR CES HOMMES SIMPLES (P. 58).

à le garder, sur quelles promesses, sur quel repentir pouvait-il compter ?

L'ordonnance répondit :

— Tout, mon lieutenant, je ferai tout.

Clerget consentait à le mettre à l'épreuve, une épreuve rigoureuse, il l'en prévenait. Il ne serait exempt d'aucune corvée, il devrait trimer double pour réparer. A la fin, il lui dit :

— Ce n'est pas pour vous seul que je prends cette décision, c'est pour vos camarades. Je ne veux pas qu'il soit dit qu'un seul homme du poste de Lussan ait manqué à son devoir. Rappelez-vous cette faute, Prost, et tâchez de me la faire oublier.

Le visage du soldat s'illumina, il balbutia :

— Merci mon lieutenant, merci.

Et Clerget put voir que ses hommes l'approuvaient.

La nuit, comme l'avait prédit Wacogne, le vent souffla. Il grandit bien vite, se déchaîna avec la soudaineté des tourmentes de cette altitude. Impossible de fermer l'œil. La « Vanoise » grondait ; venue du nord-ouest, elle avait une grande plainte âpre que Clerget distinguait maintenant des sanglots et des ricanements lugubres de la « Lombarde », venue du sud. Mais, tout à coup, un hurlement fou s'engouffra dans la gorge, les toitures craquèrent, la sensation du bateau sur une mer démontée prit Clerget au cœur ; il alluma sa lampe, la flamme vacillait en détresse, le papier de la tenture s'enflait comme une voile ; malgré la fermeture hermétique des portes et des fenêtres, de

grands souffles invisibles passaient en vagues, en remous, claquant le visage et faisant frissonner l'échine comme sous une aspersion d'eau froide. La pression terrible des deux vents ennemis se mêlait au tourbillonnement, à l'enlisement de la neige échevelée qu'on sentait tomber, suaire impalpable et lourd. La Vanoise et la Lombarde s'étreignaient, s'écrasaient en trombes, avec la force irrésistible d'une mer dont les vagues se déchirent et se mordent, bavent en fureur, se redressent à pic, s'enflent et s'aplatissent.

Le poste résistait, solidement planté dans la roche, maçonné, chevillé pour la résistance; mais, si sauvage était la tourmente qu'on sentait chanceler les membrures du bateau à l'ancre; le vent, assourdissant, ne faisait plus qu'un seul tonnerre des deux voix terribles, puis ce tonnerre se rompait en éclats stridents, en longues clameurs ironiques ou désolées, qui alternaient, luttaient de violence, ou brusquement se taisaient, pour siffler et mugir à nouveau. Toute la nuit, le poste, ballotté, meurtri, souffleté de rafales, geignit. D'abord insouciants, au chaud sous leurs couvertures, les hommes, avec une apathie narquoise, avaient murmuré : « Souffle toujours, jusqu'à ce que tu te fatigues. » Maintenant, graves, ils écoutaient, regardaient le plafond : les murs ébranlés résistaient, les solives du toit tremblaient, secouées par une main formidable. Un bruit sinistre retentit; enfoncé comme par une catapulte, un volet céda, brisant la double fenêtre : la tourmente entra, éteignant

les lampes, renversant presque les deux hommes qui se précipitaient vers l'ouverture pour la boucher. Une heure après, il sembla que le toit crevait sous une avalanche de pierres : « Les cheminées qui s'en vont ! » dit Wacogne.

Au matin, la tourmente redoubla, les visages des hommes, fatigués par l'insomnie, marquaient, avec une sorte d'admiration pour les éléments déchaînés de l'inquétude pour le poste qui tenait bon. Alors, comme la Vanoise refoulée, vaincue, taisait son âpre plainte, et que la Lombarde hululait d'une voix aiguë, on perçut un écroulement, fracas sinistre de charpentes et de maçonnerie ; des pierres envolées frappèrent les volets, et du coup la Lombarde se tut. L'accalmie plana dans une trève funèbre. Le silence parut extraordinaire, solennel comme si, après ce bouleversement et ce chaos, la fin du monde n'eût laissé vivants que les vingt hommes tassés dans cette baraque. Chacun voulait maintenant connaître les dégâts. Tout d'abord, on ne put ouvrir ni portes ni fenêtres, à demi ensevelies sous la neige ; la température déjà bien basse était encore descendue. Sous un ciel d'ombre, en de pâles ténèbres, Clerget et ses hommes reconnurent les malheurs de la nuit.

Deux cheminées s'étaient abattues, des lauzes du toit pesant quatre-vingts kilogrammes avaient été arrachées et transportés à plus de cent mètres. La remise à bois était à découvert, les portes des magasins à vivres enfoncées. Un poteau du téléphone et six

isolateurs arrachés, le fil coupé en trois endroits, les balises indicatrices disparues, la piste comblée. Enfin l'écurie écroulée n'offrait plus qu'un amas disloqué de ruines. On retrouva les trois moutons vivants, pressés les uns contre les autres ; les lapins s'étaient dispersés ; et sous un amas de neige, rouge de sang gelé, Négresse, la chèvre noire, gisait étendue raide, assommée par une grosse pierre.

VI

La tourmente dura deux jours. Sournoise, elle faisait mine de s'arrêter, donnait du répit, puis sa fureur reprenait, et, par secousses gigantesques, elle achevait de broyer et de disperser ce qu'elle avait atteint.

Quand elle cessa enfin, on se mit à l'ouvrage. Le cœur ne manquait pas et les hommes y mettaient une sorte de plaisir rageur, fortifiant les points faibles, charpentant plus solidement ; leur air ironique semblait dire : « Cette fois, tu pourras souffler ! » La perte de Négresse fut déplorée. Tout le monde l'aimait. En grand mystère, le petit Michel, qui avait été employé dans une tannerie, fit sécher la peau ; Susbielle lui prêta son concours pour naturaliser la tête et vernir les cornes. Le tout, appliqué sur toile et festonné d'une bande de drap bleu d'uniforme, fit une superbe

descente de lit; on l'offrit, la veille de Noël, à Clerget.

Il fut touché de la surprise, touché du petit compliment que Wacogne, au nom de tous, prononça. Il eut l'impression d'être en famille, entouré d'amis. Ses sympathies se précisaient, à mesure que les visages de ses hommes lui devenaient familiers. Il n'avait d'antipathie pour aucun, sachant qu'à tous il pouvait demander le maximum d'effort. Les uns étaient mieux doués, plus prompts à comprendre, plus agiles à exécuter, mais tous avaient une bonne volonté active, efficace. Leurs défauts, il les démêlait aussi et s'ingéniait à en tirer parti. En lui-même, il portait le petit guide mental qui réglait son appréciation sur chacun: observer leurs instincts, leurs particularités, devenait pour lui un plaisir qu'il n'eût jamais soupçonné lorsque à Chambéry, inspectant son peloton, il passait, correct et élégant, devant ces hommes alignés, figés dans une attitude réglementaire, si pareils qu'ils semblaient le même soldat, et qui étaient, cependant, si différents dans l'âme.

Son poste! ce mot, à ses oreilles, prenait un sens possessif; ses hommes! ce mot faisait vibrer en lui quelque chose de fier. C'est que, depuis la tourmente qui leur avait fait sentir à tous la solidarité du péril, ils s'étaient rapprochés, pour réparer les dégâts, dans la communion du labeur.

Combien les muscles énormes de Fourquemin, dit « le Cube », avaient été utiles! Cet hercule trapu vous

pliait une barre de fer en deux, rompait une planche comme rien. Mais, têtu, borné, il personnifiait la force aveugle. Le chasseur Leloustre, l'homme aux fines menuiseries, aux minuscules chalets de bois, apportait



un esprit délié d'inventeur qui utilisait cette force avec le moins de dépense possible. Il avait des trouvailles d'une simplicité rare, mais intelligente et fertile ; lié d'amitié particulière avec « le Cube », c'était le cerveau de ce gros corps.

Rigal — la tête de lévrier — satisfait de lui, volontiers narquois, bavard, bel esprit, était l'homme à tout faire, le maître Jacques du poste. Un coup de

main, ici, voilà! Une histoire aux veillées, eh bien, ouvrez l'oreille, je commence! Le courrier est fatigué? Présent! Rigal s'offrait à partir. Un camarade ne se tire pas d'affaire; ôte-toi de là, tu vas voir! Il rendait mille services, mais les faisait valoir. Son brio contrastait avec la modestie du chasseur Adam, dont le visage mâchuré, taché par la brûlure, demeurait triste avec une certaine dignité. Pourquoi cet air grave? il ne se plaignait de rien, c'était sa manière d'être. Un silencieux, un consciencieux qui, sans qu'on l'eût entendu venir, se trouvait toujours là où il y avait un coup de collier à donner.

Et Prost! Clerget en restait stupéfait. On lui avait changé son Prost! L'ordonnance à présent laissait pousser sa barbe, ce qui lui donnait un air mâle, et, pris d'un zèle frénétique, il avait déblayé la neige, fait le maçon, le charpentier, le terrassier. Pas besoin de l'appeler, il s'élançait: le masque de son ennui était tombé, il se résignait apparemment à laisser la jeune Marie en butte aux avances des camarades. Son parti pris, il y allait bravement; pourvu que ce beau feu durât! En ce cas, la clémence aurait réussi à Clerget.

C'est qu'ils étaient très simples et très compliqués, ces hommes, ces grands enfants. Tous désireux de bien faire, peu avides de louanges, récompensés d'un coup d'œil, d'un signe de tête. Il y en avait de charmants, le petit soldat poupin qui, tout rose au reflet des flammes du four, servait d'aide boulanger, le jour de l'arrivée. Il s'appelait Abel. Un véritable enfant,

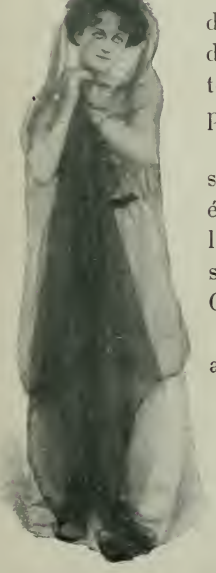
s'amusant de tout, riant de tout. Clerget était toujours sûr de rencontrer son regard aux aguets, ses gestes prêts à s'offrir. Tout chez Abel dénotait un besoin d'aimer, de se dévouer. Sa bonne humeur, sa grâce juvénile déridaient les plus taciturnes, comme ce Macario renfrogné, qui ne parlait à personne et à qui presque personne ne parlait.

Un encore que Clerget avait apprivoisé! Cette nature fermée, ce visage ingrat, ce malchanceux qui était moins déluré, moins prompt, moins ouvert que les autres, ce paysan non dégrossi qui parvenait à peine, à la classe du soir, à tracer des jambages informes, et qui souffrait du dédain inconscient de ses camarades. Clerget avait désespéré d'en faire jaillir l'étincelle. Puis, un jour, cette simple parole, à l'heure où quelques hommes dans la chambrée se taillaient une tranche de pain pour leur goûter, composé de thé et de rhum : « Qui est-ce qui me donne un morceau de pain ? » Dix mains s'offraient, dix grosses mains rudes et bien lavées ; c'était des pattes informes de Macario que Clerget acceptait un croûton qui sentait l'ail. Et il avait saisi sur le visage inculte une satisfaction reconnaissante. Depuis, Macario, voyant qu'un chef s'intéressait à lui — ce qui jamais encore ne lui était arrivé — s'appliquait davantage à toute chose, réussissait mieux. Son lent et patient effort touchait Clerget, n'échappait pas aux camarades, plus familiers, plus cordiaux aussi.

« Que de bien peut faire l'officier ! songeait Clerget.

Les cordes sensibles de ces hommes ne sont pas nombreuses; il faut seulement deviner l'instant où elles vibreront sous le doigt. »

Susbielle, ce nerveux, qui avait goûté trop jeune à l'amour, au mauvais amour, et qui avait dans la bouche la soif inextinguible de ce fruit de cendre, qu'avait-il fallu pour le ramener au goût du travail, — au moins pendant quelque temps? Causer avec lui, discuter un peu, remuer des idées. Car Susbielle se consumait d'ennui, il était de ceux à qui la solitude pèse; et comment eût-il pu épancher avec ses camarades le trop-plein de sa cervelle échauffée de lecture, de réflexions, d'images? Personne ne l'eût compris. Une conversation intelligente, de temps à autre, le remettait à flot. Maintenant sa pensée s'égarait moins au-dessus de ses gros bouquins de médecine, vers la dangereuse maîtresse qui l'avait tant fait souffrir, qui lui avait glissé dans la moelle, dans le sang, cet empoisonnement d'amère volupté. Il soupirait, repris à ses souvenirs tout blancs de jeunesse, à l'aube d'un premier amour, pour sa cousine Anne, si pure, si exquise.



Un jour, il en parla à Clerget, une de ces longues soirées où le cœur a besoin de confident, où l'on étouffe d'être seul. Et Clerget, pensif, évoqua en l'écoutant, à travers les spirales bleues de la fumée de sa pipe, le doux et grave visage de Mlle de Trézanne. Gaby, insensiblement, s'estompait dans le passé.

Et ce n'était pas seulement sur ceux-là, les plus actifs, l'élite du troupeau, que Clerget exerçait le



— ALLO ! ALLO ! BONJOUR MADEMOISELLE ;
COMMENT VA FORMALY ?... (P. 65).

pouvoir de sa persuasion ou de son autorité. Il avait en Wacogne un second fidèle, infatigable; le caporal mettait à comprendre quelques minutes de réflexion, mais il retenait inflexiblement la consigne. Dur pour lui-même, il exigeait beaucoup des autres. Sobre, vigoureux, volontaire, un excellent chien de garde. Clerget, ayant consulté ses notes et sachant qu'il devait passer sergent au premier jour, avait réclamé pour lui les galons d'argent, faisant valoir qu'en l'absence du sous-officier blessé, évacué sur Chambéry, Wacogne était tout désigné et tirerait de ce grade une autorité morale profitable à son rôle subalterne, mais complexe, car tous les détails y ressortaient. De jour en jour il attendait cette nomination.

Les autres chasseurs du poste, moins en vue, n'étaient pas les moins intéressants : Tétard, un bon diable, voué aux accidents, qu'il endurait avec une résignation parfaite. A peine sa main dégagée des bandes phéniquées, il avait fallu lui panser la tête, ensanglantée d'un choc contre un pieu pointu. « Comment fais-tu? » lui demandait-on. Il ne savait pas, et riait. Le grand Gattolat, le courrier, semblait n'avoir d'autres fonctions que d'allonger ses jambes en compas. Ces jambes longues, ces pieds qui n'en finissaient pas symbolisaient tellement sa fonction qu'on ne pouvait s'empêcher de les contempler. Il connaissait la piste mieux que personne, les mauvais endroits, les bons. Jamais il ne s'égarait. Son sang-froid ne l'abandonnait pas. Il racontait que l'hiver précédent, pris

par le brouillard et risquant de tomber dans un précipice, il était resté deux heures sur place, agitant ses membres épuisés pour éviter la congélation. C'était miracle s'il s'en était tiré. Il y avait encore Sainjoire, le charpentier, un homme qui habitait dans sa barbe et y rendait des oracles; le barbier Guiot, petit bouc trépidant qui maniait le rasoir et les ciseaux avec des gestes si brusques qu'on avait peur d'y laisser son menton ou ses oreilles; le cuisinier Vercomet, qui chantait tout le jour des chansons populaires embaumant la fleur et le vin rose, des chansons où l'on entendait le rire des filles, le tic tac du moulin, des chansons pleines des aventures et des amours d'autrefois :

Dans le jardin de mon père
Un rosier y a...

ou bien :

Je suis brune,
Gaillarde brune...

ou encore :

Et non, non, je n'ai pas de maîtresse,
Passe mon temps fort joliment.

Un drôle de corps, ce Vercomet. Les fourneaux éteints, il jouait, sur une clarinette mélancolique, des airs de montagne qui donnaient la nostalgie et rendaient triste. Aussi lui redemandait-on de ses chansons gaillardes qui réchauffaient le cœur.

Le matin de Noël, Clerget, dans son lit, se rappela un réveillon qu'il avait fait l'an dernier, à Paris, en joyeuse compagnie. Il n'eut aucun regret de ces plaisirs bruyants et vides. Que lui restait-il de tant de sensations agréables, du souvenir d'heureuses folies ? C'était mort et enterré. Une heure, des jours vécus. Résultat : néant. Une vie de surface et rien de profond. Une vie où il vivait sans se connaître, sans s'intéresser à lui-même, sans se demander ce qu'il pouvait valoir au juste. Et cela menaçait de durer longtemps ainsi, jusqu'à la première ride, jusqu'au premier cheveu gris. Alors on est commandant, décoré, l'on fait une fin et l'on se range, on s'enlise dans le mariage. Des années encore, des enfants, un grade plus élevé, et puis la vieillesse, et puis la mort. Oui, tout cela pour mourir enfin. Et vraiment aurait-il vécu ? Était-ce la peine de vivre ainsi ? Voilà ce qu'il se disait, et il ne se sentait ni satisfait de lui, ni heureux des autres. D'ordinaire, il chassait bien vite ces réflexions, bonnes à le troubler seulement ; ces doutes qu'il ne savait comment résoudre, aujourd'hui il les accueillait, se faisant à lui-même une véritable confession. Le souvenir de Gaby s'imposa à lui. Que devenait-elle ?... Le baron Giraud... Ah ! qu'importait ? Ne savait-il pas combien une pareille affection était périssable ?... Et presque toutes ne l'étaient-elles pas ? Les amis, il en avait perdu : certains l'avaient trahi ; d'autres étaient restés en route, son plus cher compagnon, Henri de Clanes, mort de la fièvre jaune à Saint-

Louis du Sénégal. Quelle solitude au fond l'on porte en soi! comme on est peu compris! et qui donc s'intéresse réellement à vous? Ses parents, certes, l'aimaient, et il les aimait bien, mais ils appartenaient au passé; autres idées, autres goûts. Ah oui! se comprendre, s'aimer vraiment, ne faire qu'un cœur et qu'une chair... Le mariage; une jeune fille pure, droite... Il y en a. Une loterie tout de même, le mariage. Et puis, *toujours*, c'est long. Un doux visage passa alors comme une caresse devant ses yeux, le beau regard de Mlle de Trézanne rencontra le sien... Serait-ce celle-là? Comment savoir? Si l'on savait! Bah! il avait le temps.

C'était toujours ainsi qu'il ponctuait ses soliloques, remettant au hasard du lendemain d'arranger sa vie, heureuse en somme, et dont cependant il ne tirait pas les joies qu'elle semblait pouvoir lui donner. Pour l'instant, il se devait à ses hommes.

Il fallait célébrer la fête de Noël. Il regretta qu'un aumônier ne pût venir officier devant un autel improvisé. Tous ses souvenirs d'enfance le reportaient au beau temps de la messe de minuit, aux *Noëls* chantés dans l'église, au petit Jésus de cire des crèches, au milieu des mages en adoration. Plus d'un parmi ses chasseurs sans doute, avant de s'endormir, avait revécu des scènes semblables, plus d'un avait retrouvé, ce soir-là, des prières qu'il disait enfant, au village. Les plus insouciants mêmes prononçaient ce nom : Noël, avec une sorte de respect superstitieux. Quelque chose de réfléchi se mêlait à l'entrain avec lequel ils prépa-

rérent la fête de l'après-midi. Car ce devait être une véritable fête avec concert, illumination de l'arbre de Noël, loterie de cadeaux appendus aux branches.

Clerget attendit avec une impatience d'enfant le



retour du courrier. Prost et Michel accompagnaient Gattolat. Tous remontaient chargés de paquets. Les boutiquiers de Modane avaient été exacts, Clerget avait bien fait les choses! il déballa avec plaisir les petits cadeaux destinés au tirage de la loterie ; habile-

ment, il s'était informé de ce que les uns et les autres pouvaient désirer, sûr que pour ceux qui ne manifesteraient aucune envie, un canif, une paire de ciseaux, un jeu de cartes, un porte-monnaie, le tout digne du « bazar à treize », ainsi que ces objets en bois, petites boîtes à allumettes, pipes de merisier verni, seraient les bienvenus et feraient des heureux. Mais ce qui le réjouit le plus fut de trouver dans le courrier notification du grade de sergent, conféré à Wacogne.

Vraiment, si un visiteur inattendu eût pénétré dans le poste vers la fin de l'après-midi, il eût été bien surpris du spectacle familier qui se fût offert à lui. D'abord, Clerget en place d'honneur, dans un fauteuil, applaudissant les exécutants du concert : la *Marseillaise* entonnée en chœur par les hommes ; puis un air de clarinette dû à Vercomet ; une romance patoise modulée et mimée par Rigal, des *Noëls* chantés par Vercomet ; entr'acte et rafraîchissements, vin chaud et limonade, tartes de ménage aux confitures ; puis illumination de l'arbre de Noël, distribution des cadeaux, ah ! ça, un triomphe !... Le « Cube » avait-il été ravi de gagner un bilboquet que ses grosses mains agitaient sans parvenir jamais à enfiler la boule ! C'est étonnant ce que la loterie avait d'esprit ce jour-là. N'attribuait-elle pas à Leloustre une scie lilliputienne, si fine qu'elle eût découpé des copaux pareils à des feuilles de papier ? Macario fut tout réjoui de la belle blague à tabac qui lui échut, surtout quand il vit qu'on la lui enviait. Le concert reprit. Susbielle fit, à

l'admiration de tous, des tours de cartes extraordinaires, coupés agréablement de boniments et de romances du *Chat Noir*; le petit Abel, d'une voix fraîche, rythma une ronde villageoise; Vercomet triompha avec *Quand Jean Renaud de guerre revint*, puis les danses commencèrent. Parfaitement!

Sorti de sa housse de serge, l'orgue de barbarie, le Jorio, don du Président de la République qui en avait gratifié plusieurs postes, exhala, sous la main vigoureuse du barbier Guiot, tout un orchestre de polkas, de valses, de marches militaires. Deux par deux, les chasseurs tournaient, avec des battements de pieds à défoncer le plancher; certains valsèrent; on organisa même des quadrilles.

Susbielle, une flamme aux joues, se démenait avec sa belle jeunesse retrouvée, et Clerget, entre les bouffées de sa bonne pipe, riait de tout son cœur à la folie joyeuse de ses soldats. Tétard dut à sa mauvaise étoile constante de se faire prendre les doigts dans une porte ; mais ce léger accident n'altéra en rien la bonne humeur générale, au contraire.

Et il y avait, assis sur une chaise, à côté du lieutenant, retenu au rivage par sa nouvelle grandeur, quelqu'un de bien heureux, le caporal, non, le sergent Wacogne, tout fier des paroles flatteuses avec lesquelles le lieutenant l'avait fait reconnaître et des compliments que tous lui avaient apportés à l'envi. Il louchait sur ses galons d'argent neuf, des galons retrouvés par

miracle dans le magasin d'habillement, et qui faisaient un si fameux effet que Wacogne, hypnotisé, ne s'apercevait pas qu'une des bougies de l'arbre de Noël, comme ivre tant elle était de travers, lui pleurait languissamment des larmes de cire sur l'épaule.

VII

On était dans les premiers jours de mars. Clerget et ses hommes, complètement acclimatés, profitaient, pour faire de courtes sorties, de ce que la neige du matin est plus solide que celle de l'après-midi : tantôt une reconnaissance, tantôt un essai de raquettes, tantôt un tir réduit. Parfois on descendait jusqu'au chalet Serraz, au-devant du courrier. On y renonça, le parcours passant sous une roche d'où menaçait de se détacher une avalanche.

Tous ces exercices distrayaient les hommes, entretenaient leur moral. Clerget y voyait matière à des observations intéressantes, qu'il relevait sur son journal. Les raquettes rendirent de grands services. C'étaient des cadres de bois de châtaignier, tendus d'un réseau de cordes de chanvre. On les fixait sous le soulier au moyen de ficelles de coton, préférables parce

qu'elles ne se contractaient pas à l'humidité. Il y en avait deux sortes, des grandes et des petites. Les grandes, à l'usage, semblèrent préférables, leur large superficie faisait une base plus stable aux pieds des



hommes, les empêchait d'enfoncer autant ; elles assuraient l'équilibre du corps, empêchaient les glissements; seulement le réseau de corde s'usait vite, et il fallait varier le mode d'attache selon qu'on montait ou qu'on descendait fixer la raquette à l'avant ou à l'arrière du soulier.

L'alpinstock n'avait guère servi qu'aux courriers. Les crampons à verglas, bouclés au cou-de-pied,

avaient rendu des services en janvier et en février. Au tir, on avait expérimenté la force de pénétration des balles dans la neige molle et la neige tassée. A la cible, presque tous les hommes s'étaient révélés excellents tireurs. Gattolat, le courrier, ancien chasseur de chamois, logeait sa balle où il voulait. Mais on ne tirait pas à longue distance, les détonations risquant d'ébranler les ondes d'air et de provoquer des avalanches : chaque jour, Clerget reconnaissait avec un peu plus d'appréhension celle qui, en suspens, menaçait du bord de la roche, à la sortie du défilé de la Vuze. Quand le soleil serait plus chaud, elle tomberait certainement, comme aussi dans le cas où une nouvelle chute de neige viendrait, sans s'agglomérer, recouvrir la neige ancienne. Il faisait aux courriers les recommandations les plus expresses : lorsqu'ils allaient par deux ou par trois, de marcher, sur le parcours dangereux, avec un échelonnement d'au moins dix mètres, de façon à ébranler le moins possible la couche de neige, et encore d'observer un profond silence, dans les ascensions de monter droit et non en lacets.

A part quelques ophtalmies, qui infligeaient à Leloustre, à Guiot, à Prost, le port de lunettes noires, l'état sanitaire demeurait excellent. Les premiers brouillards avaient, sans gravité d'ailleurs, enrhumé Sainjoire et Abel. Wacogne était tenu à une surveillance constante, pour faire observer aux hommes toutes les précautions nécessaires. Le « Cube », par

vanité, regimbait toujours quand on s'assurait s'il portait sa ceinture de flanelle. Susbielle, importuné par Vercomet, qui se plaignait d'intolérables rages de dents avait voulu lui extirper une molaire, mais il n'avait pas eu assez de poigne pour en venir à bout ; et c'est Clerget qui, dentiste improvisé, d'un tour de clef irrésistible, avait enlevé, avec la dent, un peu de gencive.

Maintenant la baraque où il vivait, ses entours immédiats lui étaient devenus un petit monde familier. Ses instruments scientifiques et les objets d'intimité s'étaient faits à sa main. Il aimait son téléphone, ses appareils de météorologie à noms bizarres : le psychomètre, qui, par un précipité aqueux formé à sa surface, permet de déterminer la quantité de vapeur contenue dans l'atmosphère (il fonctionnait bien, mais les observations faites par Clerget avaient été assez limitées); l'anémomètre, qui mesure la vitesse ou la force du vent, indique sa direction (celui-là, par exemple, donnait des renseignement douteux, ses graduations n'étaient pas assez exactes, et il avait été souvent mis hors de service) ; le neigeomètre (il avait rarement servi à apprécier la quantité de neige tombée journellement ; en effet, elle ne tombait jamais verticalement, le vent d'ailleurs la déplaçait sans cesse). Des deux appareils d'usage constant, le baromètre et le thermomètre à maxima et à minima, le premier donnait des indications souvent utiles ; mais la qualité du temps correspondant aux diverses pressions

n'était presque jamais en concordance avec la réalité. Les thermomètres fonctionnaient bien ; cependant leur graduation était insuffisante ; le 26 janvier, l'index dépassait la limite de graduation minima de deux degrés environ.

C'est pour son téléphone surtout que Clerget éprouvait une réelle tendresse ; aussi le couvait-il avec une sollicitude particulière. Le téléphone, c'était un lien tangible, visible, avec le reste du monde. Quel mécompte, quand une interruption nouvelle se produisait ! Un jour, il communiquait avec le fort de Légilan, et la phrase qu'il entendait se brisa net comme si son interlocuteur eût été frappé de paralysie.

D'autres fois, c'était avec Uxeloup que l'interruption avait lieu ; tantôt le vent arrachait un isolateur et coupait le fil, tantôt la rigueur de la température s'opposait à la transmission du son. Mais ces accidents mêmes mettaient une variété dans la vie monotone, à la fois vide et si remplie, de Clerget : remplie par mille détails d'utilité pratique, vide de toutes les occupations et préoccupations d'ordre social qu'il avait à Chambéry. Que de fois, entre le lever et le coucher du soleil, ces étranges jeux de la lumière sans crépuscule ni aurore où l'on voit, au lever de l'astre, les vallées rapprochées s'éclairer avant les hauteurs et la clarté venir par en bas, tandis que, le soleil disparu, le monde semble du coup s'évanouir dans de blêmes ténèbres ; que de fois, entre le lever et le coucher du soleil, il s'était étonné d'avoir vu fuir si vite le temps!

C'est qu'on s'ingéniait à employer les journées, à les fractionner, à les mouvementer. Le pire eût été l'engourdissement de marmotte, l'atrophie des volontés, la nostalgie stérile, le dégoût profond que des âmes faibles eussent éprouvé, ce dégoût que Susbielle, par crises moins fréquentes, connaissait cependant encore. Clerget même n'y échappait pas, mais les accès de spleen se produisaient plus faibles, s'espaçaient. Il ne voulait plus songer à soi, un soi dont il se déprenait, un soi qui ne lui plaisait pas, lorsqu'il essayait de l'analyser ; il préférait songer aux autres ; et c'était chez lui une invincible, mais significative transformation.

Améliorer de toutes les manières son petit poste, la sécurité et le bien-être de ses hommes, était pour lui une obsession pleine d'intérêt et, pour un peu, d'agrément. Ainsi, les cheminées reconstruites après la tourmente d'avant la Noël — car depuis, il y en avait eu trois ou quatre d'une violence inouïe — fumaient avec une obstination diabolique ; quelle malédiction quand la fumée envahissant la baraque, il fallait éteindre les poëles, subir le froid ! Clerget fut très fier de découvrir le moyen d'y remédier, en faisant fabriquer par le menuisier Sainjoire des boîtes en bois, recouvrant et haussant les cheminées ; on y avait ménagé deux petites ouvertures. Il suffisait dorénavant de déplacer les caisses suivant les caprices du vent.

Préoccupé de la santé des hommes, il ordonnait de fréquents lavages des planchers et boiseries avec une



LES NIÈCES TROP JEUNES DE LA DENTISTE DE L'ENTRESOL EXPLIQUAIENT TOUT... (P. 70).

légère quantité d'eau additionnée de grésil, l'exposition à l'air, quand le temps le permettait, des fournitures, draps, couvertures, effets, etc. Il prenait son métier au sérieux, se disait avec complaisance : « Si Schlem me voyait... », puis il doutait : « Serait-il satisfait, le vieux Rabat-Joie ? » Sans doute, il trou-



verait qu'on pouvait mieux faire encore, et ce mieux, Clerget le cherchait de tout cœur.

Il avait remarqué la nécessité de distraire les hommes, non aux heures de repos, où ils savaient se faire des récréations, mais lorsque la persistance du mauvais temps empêchait les sorties, les rendait dangereuses. Les corvées de l'eau, du bois, les mesures de propreté n'absorbaient pas les vingt chasseurs. La lecture n'en intéressait que deux ou trois ; leur préfé-

rence était pour les romans-feuilletons d'Alexandre Dumas. *Les Trois Mousquetaires*, usés, déchirés, portaient la marque noire des pouces, mille rayures d'ongles, preuves d'attention rivée aux pages. Clerget s'étonnait lui-même d'avoir si peu envie de lire. Il existait cependant une petite bibliothèque entretenue par des dons, où il y avait quelques tomes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers, les *Mémoires de Marbot*, un volume dépareillé des poésies de Musset, un *Traité de chimie*, quelques romans modernes. Clerget, de plus, recevait des journaux ; à peine s'il les parcourait ; bien souvent c'était Susbielle qui, invité à prendre connaissance des nouvelles, faisait sauter la bande.

Clerget, qui avait respiré avec oppression l'air vif, l'air salubre de la haute montagne, le buvait maintenant à pleins poumons. Cette vie au grand air le grisait ; il retrouvait dans cette existence pure, chaste, énergique, des sommeils sans rêve et, au lever, une âme véritable d'enfant. Il s'était pris d'un intérêt passionné pour le coin de frontière qu'il gardait. Pendant des semaines, son unique souci avait été d'en pratiquer les abords, d'en reconnaître les défenses naturelles ; il les avait expliqués sur place à ses hommes, il leur en avait fait comprendre l'importance pour l'attaque et la défense. Que de fois, devant eux, en de courtes causeries, il avait évoqué ces mots qui palpitent d'un sens mystérieux, qui contiennent plus d'infini que d'autres : la guerre, la patrie, le drapeau, la discipline ! Des exem-

ples venaient à ses lèvres, les plus glorieux de notre histoire. Il se gardait seulement d'avoir l'air d'enseigner, appuyait ses conférences morales sur quelque fait immédiat, une impression, un sentiment de la minute ; et il savait aussi les faire désirer par ses hommes, intéressés et heureux de s'instruire.

En revanche, ses chasseurs lui apprenaient ce qu'ils savaient : Wacogne, l'air, le temps, les surprises de la montagne ; Susbielle, des notions de médecine pratique. Des plus ignorants, même, il tirait quelque chose, ne fût-ce que la leçon de cette philosophie résignée que les humbles traduisent parfois en mots imagés et simples. Tout un ordre de sentiments nouveaux pour Clerget germa, fleurit, se multiplia en lui. Il n'avait guère éprouvé que des joies égoïstes, il connut la récompense de se dévouer aux autres, et que plus on donne, plus on reçoit. Les terres en apparence les plus arides sont souvent celles où pousse la plus belle fleur.

N'avait-il pas inspiré à l'inculte Macario un dévouement sans pareil ? Ne se sentait-il pas idolâtré par le petit Abel, qui le regardait comme on regarde une maîtresse ? Ne remarquait-il pas que Prost lui marquait un attachement différent ? Et Susbielle, quelle jolie éclosion d'idées vives et ardentes, de causeries animées ! Quelle jolie forme de sympathie protectrice, paternelle un peu, vis-à-vis de ce garçon névrosé qui passait sans transition de l'abattement le plus extrême à la joie la plus vive !

Un jour, avec une insistance joyeuse, la sonnerie du téléphone résonna : — Allo ! allo !

— C'est vous, Bermud ? Comment va ?

— Bien. Si le temps est beau pendant deux jours, j'irai vous dire bonjour au chalet Serraz. Pouvez-vous y descendre ?

— Certainement, Clerget, tout en songeant sou-



dain: Et l'avalanche en suspens dans le défilé de la Vuze?...

— Alors, mardi, à dix heures. Je vous préviendrai d'Uxeloup s'il y a contre-ordre.

— Entendu.

Le mardi, n'ayant reçu aucun avis depuis la veille, à quatre heures, instant où le téléphone, de nouveau, avait cessé de fonctionner, Clerget se disposa à partir

avec les courriers. Susbielle demanda à l'accompagner. Clerget se mit en route; avec lui, Gattolat, Macario et le « Cube ». Il revit avec plaisir



la forêt de sapins noirs derrière laquelle le Géhor lui était apparu, hérissant les trois dents de ses glaciers sauvages; puis il côtoya le rocher des Cascades. Mais ce ne fut pas sans appréhension qu'il entra dans le défilé. L'avalanche imminente l'inquiétait: il recommanda d'exagérer les précautions. Au passage

périlleux, il fit avancer les hommes avec une extrême lenteur, espacés, silencieux, franchit lui-même le point menacé avec une sensation désagréable, au souvenir de Formaly. Il mesura le ravin ; emporté dans le torrent de neige, englouti, on irait se fracasser aux rochers. Il respira en apercevant le chalet Serraz. La bonne figure du courrier Guibout lui fut agréable à voir.

— Bonjour, Guibout, et les autres?

— Ceux de Challiers? Y m'suivent, mon lieutenant.

Et, en effet, un : « Ohé ! » retentit à quelque distance ; Clerget reconnut Bermud, accompagné de trois hommes, Bermud avec son teint brun, son corps trapu, ses mollets énormes, ses moustaches noires aux pointes desquelles l'haleine suspendait des glaçons. Ils se serrèrent la main, à travers leurs gros gants de laine qui leur faisaient des pattes d'ours.

— Est-ce qu'il n'y a rien à manger? dit Bermud.

Allons, il n'avait rien perdu de son appétit fameux, texte habituel de plaisanteries au mess.

— Mais oui, dit Clerget, il y a toujours au chalet des vivres en réserve.

Et, sur un signe, le « Cube » défonça une caisse de lard, une autre de biscuits, tandis que Gattolat, réunissant des fagots, allumait du feu pour le thé. Bermud, très matériel et qui avait faim, s'intéressa à tous ces détails. Clerget, un peu déçu, s'étonna qu'ils eussent si peu à se dire depuis trois mois qu'ils ne s'étaient vus.

Susbielle, à l'écart, comparait les deux hommes, Clerget plus fin, plus divers, Bermud robuste, et tout



PROST ! FIT LA VOIX SÉVÈRE DE L'OFFICIER. ET VOS RHUMATISMES ? (P. 72).

un ; et volontiers il se sentait injuste envers ce dernier. On ne devait guère tenir en honneur, au poste de Challiers, les divertissements de la conversation, les ressources de l'esprit. Cependant, les trois chasseurs de Bermud ne tarissaient pas sur l'énergie de leur chef, ils racontaient leurs excursions, leurs périls; et Susbielle sentait que pour s'être manifestée à Challiers d'une autre manière qu'à Lussan, l'action du chef n'en avait été pas moins efficace, ni moins féconde.

VIII

Quand le dernier morceau de biscuit, dur comme fer, eut craqué sous ses dents solides, Bermud, après avoir avalé deux tasses de thé bouillant, causa. Rien ne l'intéressait en dehors de son poste. Il en avait vu de rudes. La dernière tourmente avait démoli la baraque aux vivres. Tous les liquides avaient gelé. Le vin était devenu un énorme glaçon, un rubis de taille, — de pierre de taille ! dit Bermud en riant.

— Et ne voilà-t-il pas, tandis que je regardais balayer la neige amoncelée aux abords, que mon soldat, vous le connaissez ? Rastoil, ce petit, là-bas, me crie : « Mon lieutenant, votre nez ? » Et il se précipite, ramasse de la neige et se met à me frictionner vigoureusement le visage. Je le croyais fou, je lui envoie une bourrade qui le fait rouler à trois pas. Il se relève, une main sur ses côtes, et me regarde en

riant : « Alors, frottez vous-même, mon lieutenant!... » Mon nez, moitié rouge, moitié blanc, était en train de geler, mon cher!

Puis il discuta longuement la question de l'alcool. Il désapprouvait formellement qu'on en donnât aux hommes, même en petite quantité. L'alcool provoquait une excitation factice, sans durée, après laquelle la dépression, la torpeur s'aggravaient. Autre sujet de discussion. Il préférait les petites raquettes aux grandes. Clerget sur ces deux points pensait différemment. Il ne parvint pas à persuader Bermud, dont la conviction était inébranlable. « Homme heureux, songea Clerget, qu'aucun doute ne tourmente! »

Nécessairement, ils parlèrent des distractions procurées aux hommes.

— Moi, dit Bermud, je leur ai fait déblayer une grande aire qui s'étend derrière le poste, et puis il y a deux traîneaux, confectionnés avec des caisses; trois hommes montent dans chacun, trois autres poussent derrière. J'organise des courses: les gagnants ont le droit de se faire voiturer. Vous n'imaginez pas comme ça les amuse.

Clerget n'avait pas trouvé cela. Il s'avoua battu de bonne grâce. Du reste, la disposition des lieux, trop en pente, ne l'eût point permis... En pente? il s'arrêta, réprimant un sourire joyeux à l'idée de sa découverte. Distancé, Bermud! Oui, vers l'ouest, le promontoire de Lussan s'infléchissait en double pente, assez peu prononcée, avec courbe convexe et concave. Des traî-

neaux? Ce n'était pas mal, on pouvait faire mieux; Clerget, lui, aurait des « montagnes russes ».

Il savoura, une seconde, l'orgueil du triomphe!



Aussi bien, sans s'en douter, par sa ferme assurance, Bermud froissait un peu sa sensibilité ombrageuse. Il écoutait peu, répondait toujours : « Eh bien, moi... » Et il semblait considérer le poste de Challiers comme plus pénible, d'un service plus chargé, plus périlleux

que tout autre. L'essentiel, selon lui, était l'entraînement physique.

— Tous mes hommes, dit-il, ont des biceps comme moi! — Il en avait d'énormes... — J'ai installé un gymnase dans la cour, et quand le temps est mauvais, on fait des haltères dans la chambrée... Il se mit à rire et dit : — Et puis, je les nourris solidement. Toujours du charbon dans la machine!

Il avait une expression si peu distinguée, une carrure si lourde d'officier plébéien, que Clerget, involontairement, ressentit un léger dédain. Il se rappelait que Bermud, à Chambéry, vivait en sauvage; bon enfant, certes, mais inélégant au possible, usant ses effets jusqu'à la corde et évitant d'aller au café pour ne pas payer de consommation. Tous ignoraient son secret: Il envoyait son argent disponible à ses vieux parents, réduits à une situation des plus précaires. Ce qui donnait en ce moment à Bermud cet air de parfaite santé morale et de satisfaction, c'est qu'à Challiers il faisait des économies, n'ayant aucuns frais, et pouvait disposer pour « ses vieux » d'une somme plus ronde. Comme Clerget l'eût estimé, s'il avait pu soupçonner la délicatesse de cœur cachée sous cette rude enveloppe!

Mais le temps passait, et son camarade lui dit :

— Fâché de partir mais c'est l'heure. Content de vous avoir vu, Clerget. Le célibat vous réussit. Vous avez meilleure mine qu'à Chambéry.

Le célibat ? Clerget sourit, sachant les théories ex-

posées au mess par Bermud, théories qui prêtant à rire, avaient soulevé des discussions amusantes, excité les gamineries des jeunes sous-lieutenants. Selon lui, l'officier, les soldats devaient être chastes : « Voyez les hercules, les gymnastes ! disait-il. D'où tirent-ils leur force extraordinaire, sinon de la continence? » Et, affirmait-il avec une conviction naïve, l'idée fixe d'être les plus forts, pour flanquer une raclée à l'ennemi, devait primer tout; il réclamait qu'on développât davantage l'entraînement. C'est avec les jambes de ses soldats que Napoléon a conquis le monde! Clerget n'eût pas trouvé ces théories si ridicules s'il avait su par quelle pureté d'âme Bermud, qu'on prétendait vierge, restait fidèle à une jeune fille pauvre qu'il aimait et n'épouserait jamais, faute de la dot réglementaire.

Ils se regardèrent. Bermud avait une si brave et bonne figure dans ses énormes moustaches, qu'une sympathie subite réchauffa la tiédeur de Clerget. De bon cœur, ils se tendirent la main, ils se sourirent fraternellement , puis : — Au revoir, bonne chance! et Bermud, suivi de ses hommes, précédé de Guibout alerte, disparut au tournant du chemin.

Clerget vit que ses chasseurs regardaient, eux aussi, s'en aller les camarades, et surprit sur leurs traits animés un fugitif attendrissement, nuancé de cette ironie que le soldat, philosophe ingénu, mêle à tout.

— Ils n'ont plus qu'à descendre, dit Gattolat, et nous, nous remontons!



DEUX OU TROIS LISAIENT, LA TÊTE EN LEURS MAINS, LES COUDES SUR LA TABLE... (P. 84).

— Tout de même, dit Macario, j'aime encore mieux remonter.

Et son regard de bon chien, dirigé vers Clerget,



indiqua la préférence. Susbielle roulait une cigarette, les nerfs un peu agités. Ces visages nouveaux étaient les premiers qu'il eût vus depuis des mois ; il se sentait triste en songeant qu'il allait reprendre sa vie,

tourner dans le même cercle d'actions monotones ; et Clerget aussi était mélancolique, comme après toute séparation.

— Allons, dit-il, en marche !

Un soleil pâle brillait sur la neige ; amollie, elle cédait traîtreusement sous les pieds. Le « Cube », trop lourd, malgré ses raquettes, enfonça jusqu'à mi-cuisse, dut ramper sur les genoux pour se retirer du mauvais pas. Clerget se repentit presque d'avoir accepté l'invite de Bermud. Pourvu que l'avalanche... ! Il revit Formaly sur son lit de souffrance, le sergent, les deux hommes, et le sentiment de sa responsabilité l'étreignit. Moins la peur des conséquences pour lui-même qu'une cordiale anxiété vis-à-vis de ceux qu'il guidait et dont il répondait. En leur disant : « Pressez le pas, arrêtez-vous », il disposait de leur sort, et ce sort collectif, auquel se mêlait le sien, ne dépendait pas seulement des mesures de prudence : une fatalité supérieure le régissait, une force sournoise d'éléments que l'on devait déjouer.

Tout d'abord, le passage s'effectua sans incident, et Clerget, qui venait le dernier, commençait à respirer, quand un bruit formidable craqua, tonna, se répercuta d'échos en échos, en même temps que, sur une largeur de cinquante à soixante mètres, l'avalanche, en masses de neige et de pierres, se déplaçait avec une rapidité irrésistible, glissait au ravin dans un coup de vent si terrible que la secousse renversa Clerget.

Bien qu'il se fût cramponné d'instinct à un saillant

de roc et ramassé pour donner moins de prise, il se trouva, en une seconde, culbuté, saisi, englouti dans le pan extrême de ce tapis de neige compacte qui croulait en gouffre. De la neige dans les yeux, dans la bouche, dans les oreilles, il eut la sensation brusque de la mort; un instinct machinal le porta cependant à se raccrocher, mains griffantes, yeux égarés. En un fulgurant éclair, il se trouva transporté comme par delà l'autre côté de la vie ; l'air, la pensée, le soleil, tout lui manqua ; une branche de sapin, toute petite, au-dessus de sa tête, lui dit un adieu ironique ; il se crut redevenu enfant, un soir qu'il avait défailli dans la robe blanche de sa mère ; puis sans douleur, sans regret, il perdit conscience.

Fut-ce très court, cela dura-t-il des siècles ? De quel monde inconnu revenait-il? Clerget avec stupeur contemplait les visages penchés sur lui. Le « Cube » le frictionnait, Susbielle lui mettait un flacon de sels sous le nez, Gattolat était pâle comme un mort, Macario pleurait à grosses larmes. L'étonnement de Clerget se prolongeait ; que faisait-il dans ce chaos de montagnes, dans ce désert de neiges? S'y trouvait-il vraiment ? D'ailleurs, lui-même, qu'était-il au juste ? Pourquoi l'émotion de ces braves gens? Il eut alors l'idée qu'il s'était rompu les membres, et le choc mental fut si brusque qu'il réveilla toute sa personnalité complexe, le souvenir, l'angoisse. Mais non, rien de brisé, pas même une écorchure ; il avait roulé en boule dans la neige molle, et par miracle, la courroie de sa sacoche

de cuir, rencontrant à vingt mètres en dessous un tronçon d'arbre pointant à ras, s'y était arrêtée, avait soutenu sous l'aisselle le corps inerte, donnant le temps aux soldats d'accourir et, au risque de se tuer sur la pente glissante et mal assurée, où s'émiettait la terre avec des paquets de neige, de le remonter sur la piste.

— Ce n'est rien ! dit Clerget qui fit jouer ses membres.

D'abord il n'avait pu les mouvoir, et cette horrible sensation de se sentir tout le corps en ouate l'avait bouleversé ; mais non, il n'avait absolument rien. Remis debout, il secoua son engourdissement, but une gorgée d'eau-de-vie ; son cœur tournait. A force de volonté, en s'appuyant sur le « Cube », il put faire quelques pas.

Il put voir alors, à l'émotion de ceux qui l'entouraient, combien il leur était cher. Macario guettait chacun de ses mouvements, prêt à le soutenir, à le porter au besoin. Susbielle laissait voir à quel point il avait été remué. Maintenant, tous éprouvaient un besoin de parler vite et beaucoup ; ils disaient ce qu'ils avaient ressenti en entendant le fracas de l'avalanche, en voyant le lieutenant emporté par l'extrémité de la masse roulante. Le « Cube », à dix pas, n'avait rien reçu, mais le brusque déplacement d'air l'avait collé si rudement à la roche, qu'il en avait, pendant quelques secondes, perdu le souffle. Susbielle maudissait la sensibilité nerveuse qui l'avait paralysé d'une sorte d'horreur, en voyant son chef disparaître, si bien

qu'il n'avait pu d'abord se rendre utile. Macario était fier; le premier il était arrivé au secours de Clerget. Cependant, Gattolat murmurait :

— Si vous êtes trop las, mon lieutenant, ne vous forcez pas. Nous vous porterons !

Mais Clerget préférait se forcer. Pâle et chancelant, tant la secousse l'avait bouleversé, il marchait quand même, s'appuyant sur l'alpenstock de Gattolat. On arrivait aux cascades. Diaprées d'arc en-ciel, leur bouillonnement se dorait d'une écume de soleil ; des bulles d'air fouettées remontaient en perles, et sur les côtés de la cataracte, des filets de diamants liquides se brisaient en éclats transparents, ruisselaient en pluie d'argent. Dans les bassins tourbillonnait un flot d'émeraude claire, et le bruit puissant et doux des chutes enveloppait le cœur d'un charme étrange, tandis que les yeux fascinés avaient peine à se détourner du merveilleux spectacle.

Clerget considérait cette splendeur avec une sorte d'étonnement. Ayant approché de si près la mort, il savourait avec intensité le mystère étrange de la vie. Ranimé par la vue de cette eau tumultueuse, par sa rumeur et sa juvénile féerie, il trouva une singularité plus belle aux trois dents du Géhor ; le pâle soleil qui faisait luire leurs arêtes lui sembla plus lumineux qu'il n'avait été jamais : la forêt de sapins noirs évoqua pour lui toutes les verdures, depuis les petites feuilles des arbustes jusqu'aux grands ombrages séculaires. Le monde lui apparaissait plus jeune, plus vaste, plus

beau. Le sang lui battait aux tempes, la vie à flots revenait dans ses veines; il se sentait joyeux à éclater derire et triste à fondre en larmes. Touché par les attentions de ses chasseurs, par leurs sourires, par leurs regards qui interrogeaient sa fatigue, il se disait:

« A quoi cependant cela a-t-il tenu? Il s'en est fallu de peu... » Et maintenant qu'il était sain et sauf, il se réjouissait que cela lui fût arrivé à lui plutôt qu'à l'un de ses hommes. Sa fierté bizarre à l'idée d'avoir eu son « accident », l'accident qu'on raconte d'un air détaché, entre camarades, était combattue par l'amour-propre: il éprouvait une sorte d'humiliation. Ce qu'un tel hasard avait de personnellement agressif et de haineux lui laissait un malaise superstitieux. Avertissement, ou, au contraire, immunité pour l'avenir? Puis il songea avec un attendrissement romanesque que pas une femme ne l'eût pleuré comme il eût aimé être pleuré. Camarades d'un an, distractions d'une heure, ni Gaby, ni la fantasque Mme Aubry n'étaient la bonne compagne avec laquelle on s'unit pour le bonheur et le malheur, la pauvreté et la richesse, la maladie et la santé, la vie et la mort. Et un profond, un mélancolique désir d'être aimé par une femme sûre, fidèle, montait en lui, des sources de l'être, comme s'il comprenait que notre existence est précaire, sans cesse menacée, et que ce n'est pas trop d'une tendresse absolue, d'un dévouement réciproque infini, pour s'épauler, se soutenir, marcher ensemble.



... TANTÔT UNE RECONNAISSANCE, TANTÔT UN ESSAI DE RAQUETTES... (P. 107).

A cette minute vraiment solennelle, à ce tournant de vie que sa légèreté devait oublier le lendemain et qui cependant laisserait en lui une vibration lente à s'éteindre, Clerget se sentit comme subitement vieilli, assagi, orienté vers un destin plus grave.

IX

Ce fut un beau jour que celui de l'inauguration des « Montagnes russes ». Depuis un mois, tout le poste, aux heures de répit, travaillait avec une activité joyeuse. Ah ! ceux de Challiers avaient des traîneaux ; eh bien, on verrait ce que l'on savait faire à Lussan ! Et cette émulation avait gagné les plus calmes. Les sceptiques — il y en a toujours — devenaient les plus enthousiastes. Les dédaigneux levaient des yeux brillants de curiosité. Vercomet en laissait brûler ses sauces ; par la distraction du petit Abel, deux miches de pain se calcinèrent dans le four. Le charpentier Sainjoire, plus augural que jamais, mâchonnait dans sa barbe des projets de construction. Rigal donnait des conseils que Leloustre écoutait d'un air de supériorité ironique. Le « Cube », roulant des épaules et écarquillant les yeux, avait l'air de chercher de tous côtés une poutre à

porter, une masse de terre à brouetter. Tétard ne manquait pas, avec son bonheur ordinaire, de s'enfoncer un clou dans le doigt. Macario rêvait tout haut, la nuit. Adam paraissait moins triste, Guiot ressemblait à un bouc en folie. Susbielle délaissait ses gros livres de médecine, pour se livrer avec Clerget à des tracés mathématiques, à des épures. Le petit Michel raillait le courrier Gattolat.

— Hein, mon vieux, ça ira plus vite que tes grandes jambes!

— Blague! tu verras à la remontée si c'est aussi rigolo.

Parbleu, on pensait bien que les traîneaux ne regrimperaient pas tout seuls la pente, et qu'après avoir dévalé en quelques secondes au bas du ravin, il faudrait, pendant dix ou quinze minutes, s'atteler comme des bœufs et remonter en peinant. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien faire? Prost s'indigna avec un transport comique: pour un peu, il eût traité Gattolat de fainéant. Qu'est-ce qu'il fallait donc à monsieur? Des montagnes russes à ressort, sans arrêt, aller et retour gratis, un clou pour l'Exposition? Non, vrai, il s'en ferait mourir! Et puis, de quoi se mêlait-il? Est-ce lui qui aurait découvert un aussi fameux divertissement?... Gattolat, railleur, écoutait sans répondre; l'entrain de Prost les amusait tous, tant sa fureur au travail contrastait avec l'impression qu'il avait tout d'abord donnée de lui. C'était un texte d'innocentes plaisanteries.

Gattolat ne laissa pas échapper l'occasion :

— T'as toujours pas de rhumatismes à la langue !

Prost se tut ; ces allusions lui étaient extrêmement désagréables. Wacogne intervint, en ordonnant la corvée de l'eau. Ce fut, pour les deux désignés, un véritable désespoir. On commencerait donc les montagnes russes sans eux ? Wacogne s'entremit auprès de Clerget.

— Mais certainement, Wacogne. Nous n'essayerons les montagnes russes que demain. Faites remplir la réserve d'eau par précaution.

Avec quelle impatience on attendit ce lendemain ! Ferait-il beau ? S'il allait neiger ? On s'était donné tant de mal pour les tranchées ; puis il avait fallu, en arrachant des pierres et des racines, en remblayant de neige, aplanir la double courbe convexe et concave, élargir au plateau de départ, relever au plateau d'arrivée. Quel mal on s'était donné pour la construction des traîneaux ! Mais ils étaient réussis : de véritables objets d'art. Leloustre en avait festonné la bordure antérieure au couteau. Il y avait de vrais bancs pour s'asseoir, des poignées pour s'accrocher. Et dans le numéro un, le traîneau d'honneur, que Clerget devait étrenner, on avait mis une couverture sur le banc et des palmettes de sapin tout autour, en ornement. Le temps était à souhait, sec, vif, la piste résistante, on allait avoir du plaisir.

Clerget donnait les dernières instructions : attendre, pour lâcher le second traîneau, que le premier fût

remisé sur la gauche, n'y monter que trois hommes à la fois. Wacogne, prenant place dans le second, et lui-même dans le premier, il restait quatre hommes à



désigner : pour ne pas faire d'injustice, on écrivit tous les noms sur de petits bouts de papier, et on tira au sort dans un béret. Susbielle, fouillant avec une sage lenteur qui excita l'impatience, appelait :

— Premier traîneau ! Adam !

La figure grave s'éclaira d'un sourire d'enfant. Le léger murmure des hommes, leurs yeux brillants

approuvèrent le choix du hasard. Si quelqu'un méritait bien de partir dans les premiers, c'était Adam. Sans bruit, sans parler, il avait travaillé du matin au soir, mettant la main à tout. Susbielle appela le second élu :

— Gattolat.

Un rire courut, à voir l'air étonné et ravi du courrier, très flatté au fond. Prost murmura :

— Où va-t-il mettre ses jambes? Il faudra qu'il les plie en quatre.

Susbielle remuait les petits papiers, il en ouvrit un :

— Fourquemin !

Puis :

— Guiot !

Le petit barbier s'élança avec tant d'empressement qu'il faillit dégringoler sur la pente et se servir à lui-même de traîneau. Les autres chasseurs parurent déçus, bien qu'ils sussent parfaitement que le nombre était limité d'avance; Abel surtout semblait triste de ne pas étrenner immédiatement les beaux traîneaux.

Mais Leloustre, déguisant son propre mécompte, déclarait :

— Je ne suis pas pressé, j'ai mon plaisir en réserve.

Et de fait, ceux qui ne partaient pas encore s'amusèrent presque autant à manœuvrer. Clerget, Adam et Gattolat bien calés dans leur voiture, les dernières instructions se pressèrent : Doucement! ne vous hâtez pas; inclinez; bien d'aplomb! lâchez tout!

Avec une rapidité vertigineuse, le traîneau glissa,



DEUX PAR DEUX, LES CHASSEURS TOURNAIENT, AVEC DES BATTEMENTS DE PIEDS A DÉFONCER LE PLANCHER... (P. 105).

donnant une sensation de fuite sous les pieds, de dispersion dans le vide ; mais un cahot les faisait ressauter ; ils se sentaient caresser la surface bombée,



puis, en inclination brusque, ils sombraient dans a grande descente, et le vertige de l'abîme leur portait délicieusement au cœur ; si rapide l'arrivée, qu'ils ne pouvaient y croire. Aucun doute. Le traîneau immobile, et les deux murs courants de neige figés soudain.

— Allons, mes enfants, faisons place aux autres! dit Clerget, joyeux, et à qui la figure heureuse d'Adam, l'expression lunatique et la bouche bée de Gattolat procuraient un plaisir extrême.

Il sauta à terre, les aida à remiser le traîneau. Là-haut, tout là-haut, celui de Wacogne, de Guiot et du « Cube » attendait son tour. Il vit les grands gestes du sergent qui recommandait la prudence; puis Clerget sourit, Wacogne venait de s'effondrer dans le traîneau emporté d'un élan fou. On vit la boîte roulante et les têtes des trois hommes grandir, ressauter à la première courbe, puis la voiture descendre si vite qu'elle sembla fondre droit sur Clerget et ses deux hommes, qui, d'instinct, se garèrent. Et trois bonnes figures, fendues jusqu'aux oreilles, parurent, attestant la joie de Wacogne, du « Cube » et de Guiot. On se complimenta, on échangea ses impressions. Maintenant, il fallait remonter, car les autres, là-haut, trépignaient d'impatience.

Et pendant des semaines le poste s'amusa ainsi. Le but que Clerget s'était proposé se trouvait atteint : distraire ses hommes, sans doute; mais surtout les entraîner, les forcer, sans qu'ils s'en doutassent, à agir, à marcher. Cette lente remontée qui, sans but, leur eût paru pénible, ils y voyaient la juste rançon du plaisir de la descente, l'espoir de glisser encore dans les traîneaux. Ceux-ci, le numéro un et le numéro deux, se disputaient la précellence. D'avoir été le traîneau d'honneur de Clerget, le numéro un gardait un

prestige, il avait aussi une forme plus élégante. Par contre, le deux était plus solide. Quand on le vantait, on voyait s'enfler le thorax du « Cube », Fourquemin élargissait les épaules, sifflotait de satisfaction. Quand on célébrait les mérites du numéro un, on voyait les petits yeux de Leloustre s'égayer entre leurs paupières plissées ; et nul ne remarquait l'air de gravité orgueilleuse du menuisier Sainjoire, retiré dans sa barbe sacerdotale et s'attribuant tout le mérite de la construction.

X

Un matin, le courrier apporta au chasseur Abel une ettre ; Clerget la lui fit remettre par Wacogne, avec l'indifférence un peu blasée qu'il éprouvait pour ces enveloppes où de gros jambages malhabiles avaient tracé le nom d'un de ses hommes. En entrant, deux heures après, dans la chambre, il vit que le petit chasseur avait les yeux rouges et gonflés. Devant l'intérêt affectueux que lui témoigna le lieutenant, le pauvre garçon fondit en larmes. Sa payse, sa douce amie, celle qui lui avait appris de fraîches chansons patoises, venait de mourir. La mère d'Abel, en un style naïf et touchant, lui apprenait la catastrophe. La petite avait pris froid, une phtisie foudroyante l'avait emportée. Clerget offrit au malheureux d'aller passer quelques jours au pays : revoir les siens lui serait peut-être une consolation. Abel renfonça ses larmes et dit doucement :



CLERGET AVEC STUPEUR CONTEMPLAIT LES VISAGES PENCHÉS SUR LUI (P. 133).

— Non, merci, mon lieutenant. Maintenant, n'y a plus personne qui m'aime.

Clerget, ému, lui avait mis la main sur l'épaule.

— Ne dites pas cela, Abel, tout le monde ici vous aime, tout le monde partage votre peine.

Affectueusement, il lui disait des choses qu'Abel ne comprenait pas, mais dont il entendait l'intonation chaude, tandis qu'à travers ses larmes il distinguait confusément la figure attristée, loyale, de son chef. Quand Clerget fut sorti, sans que personne se fût donné le mot, silencieux, les camarades du petit chasseur s'approchèrent de lui, tous lui serrèrent la main, et, ce jour-là, on n'entendit pas rire l'allègre Guiot, ni chanter Vercomet : on se parlait bas, chacun à la dérobée avait pour la douleur d'Abel un regard de compassion silencieuse. Pendant toute la nuit Abel étouffant sa tête dans son traversin, couché à plat ventre, sanglota ; puis, au matin, Clerget le trouva à son poste, la figure calme. Dès lors, il ne le vit plus sourire, il ne surprit plus aucun éclair de joie dans son regard. Et il y avait dans l'impassibilité du soldat, exact à la discipline, une volonté si résolue et si sombre que Clerget n'osa pas même essayer de le consoler.

Depuis, il ne contemplait jamais sans une sorte de malaise ces lettres par lesquelles bonnes ou mauvaises

nouvelles leur parvenaient. Si peu de chose, ce morceau de papier que des lèvres tremblantes, des doigts fébriles avaient collé ; et cependant, combien il y pouvait tenir de douleur !

De la joie aussi. Par un « papier de notaire », Prost apprit un jour qu'il héritait d'une vieille tante. Elle l'avait cent fois maudit ; dans le village, on la surnommait « la Gouine » et c'était bien la plus méchante sorcière que l'on eût vue. Elle mourait sans avoir fait de testament, et sa maison, ses champs, sa vache, son cheval allaient à Prost, ravi de l'aubaine.

A son tour, Clerget reçut une lettre qui lui produisit une certaine impression. Gaby lui annonçait son mariage. Oui, son mariage ; elle avait retrouvé un ancien ami, employé dans une maison de commerce, un brave garçon, solide et courageux au travail. Il l'aimait depuis des années, il connaissait son passé, il savait qu'elle pouvait être une femme simple et honnête. Et pourquoi pas ? songeait Clerget avec un sourire un peu forcé. Les fautes de Gaby, la nécessité les avait causées ; et dans sa vie irrégulière, elle avait montré les qualités d'intérieur d'une sage petite bourgeoise. Tant mieux, certes, pour elle ! Et si, malgré lui, il se sentit un peu jaloux — on est homme ! — n'avait-il pas de quoi se consoler en écartant définitivement l'obsession répugnante du baron Giraud, évincé à jamais ? Cette conclusion était heureuse pour

Gaby, qui trouverait là sécurité et honorabilité ; de plus, elle ôtait à Clerget le remords vague, mais persistant, d'avoir dû abandonner la jeune femme sur une route semée d'embûches, — sur la triste route qui mène à la vieillesse et à la solitude décriées, ou à des déchéances pires, — car Gaby n'avait pas l'étoffe d'une vraie courtisane, de celles qui triomphent et portent haut la tête.

« Je parie, songeait-il aussi parfois, que ce diable de Berc a réussi près de la petite Mme Aubry. Il n'en souffle plus mot, et si j'en crois la lettre du petit Duménil, l'animal ne sort pas de la maison et prête de l'argent au mari. Bah ! qu'est-ce que cela me fait ? » Et il se demanda, pensif, si Berc en aurait pour son argent.

Alors, il attira un petit calendrier sur lequel, comme les écoliers, il avait fait deux marques, l'une au jour de son arrivée, l'autre au jour où il quitterait Lussan, et il considéra dans l'intervalle les petites ratures noires du temps écoulé, les semaines vierges à passer encore, et, confusément, en songeant à Mlle de Trézanne, il se demanda si elle ne l'aurait pas oublié.

XI

Le temps passait, passait. Jours pareils, actes semblables, monotonie apparente qui voilait la trame changeante des pensées de Clerget. Des matins où il s'éveillait avec une âme neuve, fraîche, avide d'action; d'autres matins où il se sentait le cœur ranci, les impressions fanées, où il eût voulu s'échapper de lui-même; soirs de sensibilité fine et douloureuse; soirs de sécheresse égoïste, tout un travail sourd se faisait en lui. Ainsi germe sous la neige, aux veines de l'écorce noire, la pousse du printemps, ainsi naissaient en lui des sentiments obscurs, en mouraient d'autres. Changé d'un coup? Non, modifié seulement, et encore doutait-il de cette invisible transformation : elle existait pourtant et l'entraînait à son insu.

Maintenant il connaissait ses soldats, leurs défauts, leurs qualités; tout en ayant ses préférences, qu'il se gardait de laisser voir pour ne pas exciter de jalousie, il se

sentait pour tous une sorte d'affection jusque-là inconnue. Il lui semblait ne former avec ses hommes qu'une même famille, et ce n'est pas sans tristesse qu'il songeait au jour prochain où se romprait ce faisceau de bonnes volontés. Ce qu'un groupement semblable comporte de cohésion, d'unité, représentait, de la part du chef, bien des soins, bien des efforts; n'était-ce pas dommage de penser que cette force allait se dissoudre? Il regrettait de ne plus avoir sous sa main, dans sa main, ce petit poste; avec un peu de mélancolie, il songeait qu'il allait cesser d'être le chef spécial, unique de ces hommes-là. Sans doute, disséminés, rentrant dans leurs compagnies, ils y rapporteraient leurs qualités acquises, ils conserveraient un bon souvenir de lui; mais dorénavant ils appartiendraient à d'autres, ils lui redeviendraient étrangers, pour ainsi dire.

Regret légitime; et pourtant ne s'y mêlait-il pas un peu d'égoïsme? Ce n'est pas tel homme que Clerget devait aimer, c'était « l'homme », le soldat anonyme, effigie informe que trois ans de service militaire ont pour but de pétrir et de modeler. Combien de ces hommes en avait-il vu passer, le rude père Schlem! Tel un supérieur de couvent voit entrer et sortir de jeunes moines et cherche à leur façonner une âme de discipline, d'abnégation et de foi. Ce qu'il fallait, c'était comprendre ce qu'il y avait d'admirable dans la mission de l'officier, ce qu'elle comporte d'idéal hautain et stoïque. Apprendre aux hommes à mourir

pour une idée, quoi de plus grand? Et Clerget, aux bonnes heures de méditation, d'épuration, entrevoyait la lumière de vérité. Oh! il y aurait encore bien des mauvaises heures d'ennui, de dégoût ressassés par avance. Il se disait : « Oui, ici, le métier militaire est intéressant, mais à Chambéry, revues, exercices, mess, corvées!... » Et son zèle intermittent redoutait de subir les fastidieuses minuties de la caserne. Mais c'est justement là, il le pressentait, qu'il trouverait la discipline de l'esprit, le renoncement continu. Le beau mérite, de faire ce qui vous amuse!

Parfois sa jeunesse reprenait le dessus, il envoyait au diable les réflexions sérieuses, il rêvait femmes, jeu, dîners, parties de plaisir. Sa vie pure lui pesait; allait-il devenir ermite? Il passait alors de mauvaises nuits, des rêves d'amour le hantaient. Il revoyait une attitude, un sourire, la blancheur d'une chair, il entendait un rire aigu, nerveux, de femme en gaieté, le choc des verres au restaurant; ou bien un flacon vide de son nécessaire de toilette, d'où s'évaporait un parfum de lavande, lui rappelait l'odeur du linge de Gaby. Il se rappelait ses autres maîtresses, celles qu'il avait aimées trois mois, huit jours, et les passantes. Puis il lui semblait tenir toutes ces émotions, tous ces plaisirs, dans le creux de sa main : il regardait, elle était vide. Tout ce qu'il avait vécu était vécu, évanoui au gouffre du passé, aussi mort que si rien n'en avait existé. Était-ce donc là vivre?

Avril finissait, les jours se précipitèrent. Peu d'inci-

dents. Une avalanche avait démoli le coffrage d'une des fontaines. On profitait du beau temps pour ravitailler le poste. La piste muletière avait été rétablie; le mulet, tous les deux ou trois jours, montait à



Lussan. Un brave mulet robuste et courtaud, qu'on appelait Baptiste et à qui, faute d'un tondeur à Uxeloup, on avait laissé pousser le poil si démesurément qu'il ressemblait à une bête fantastique, une sorte d'ours bizarre. Tous les samedis, deux permissionnaires allaient passer leur dimanche à Uxeloup; cela donnait au poste un avant-goût de rentrée dans

la vie. Les chasseurs calculaient les semaines, puis les jours qui les séparaient du moment où un nouveau peloton viendrait les relever à Lussan. Les tourmentes avaient diminué de fréquence et d'intensité ; par contre, le brouillard régnait souvent. Le soleil prenait plus de force, la neige alors était à craindre, les raquettes servaient moins.

Clerget se demandait si, remplaçant Formaly, il serait relevé de fonction en mai, ou s'il devrait accomplir un plus long stage, le sien n'ayant pas eu la durée normale. Une lettre du petit Duménil lui apprit qu'il gagnerait Chambéry avec son peloton ; et lui, Duménil, le remplacerait avec vingt chasseurs nouveaux. Clerget en éprouvait presque une déception. Quitter son enclos de Robinson, ses baraques, ne plus voir ces lieux qui faisaient partie de ses pensées, étaient comme un agrandissement de lui-même, le ravin, la piste, les monts, le cols d'Armeline, le poteau frontière...

Des habitudes avaient enchaîné ses mouvements, réglé ses pas. Sa visite aux bêtes de l'écurie, l'odeur du pain cuit, la table de la chambrée sur laquelle il s'asseyait familièrement pour causer avec ses hommes, sa petite chambre au papier mouvant, cette tache au mur, l'écornure de sa table de travail, aucun de ces détails si humbles ne lui était indifférent. Puis, il son-

geait que Duménil hériterait de tout cela et le rendrait sien à son tour, et, malgré lui, il se déprenait de ces êtres et de ces choses qui, changées de possesseur, n'avaient plus la même signification intime. La brève durée de son petit gouvernement lui laissait une amertume : maître ici, là-bas il obéirait. Lui, qui avait regretté d'abord de succéder à Formaly, enviait presque celui qui allait le remplacer. Il évoquait sans plaisir, dans le vieux miroir où il se regardait en lissant ses moustaches, la figure grêlée, les moustaches de chat, les yeux jaunes et moqueurs du petit Duménil. Il songeait alors au gros Berc et il se réjouissait de revoir sa bonne figure. Puis il pensait qu'il allait retomber sous la férule de Schlem et se promettait que le commandant changerait d'opinion sur lui, lui rendrait justice. Il tenait maintenant à son estime, il y tenait d'un désir ardent et inavoué. Le regard sévère, incisif de son chef le poursuivait comme sa propre conscience ; il eût donné beaucoup pour voir le commandant lui sourire d'un air d'approbation, lui serrer la main affectueusement ; mais Schlem ne s'était jamais départi envers lui d'une courtoisie grave, réservée, qui maintenait les distances.

Clerget écrivit son dernier rapport de dizaine, puis il ne vit plus sur son calendrier raturé qu'une petite, toute petite semaine blanche. Il songea que ce samedi était le dernier qu'il passait au poste. Les

observations qu'il relevait sur ses instruments de météorologie étaient aussi les dernières. Il mit au net son journal, termina la lecture des *Mémoires de Marbot*, songeant qu'à Chambéry il ne retrouverait peut-être pas le temps de lire de sitôt.

XII

Les chasseurs faisaient déjà leurs préparatifs de départ. Leloustre emballait ses chalets minuscules. Sainjoire remettait un bras au fauteuil du lieutenant. Diable de fauteuil, rembourré de noyaux de pêche ! Duménil aurait le temps de fumer dessus plus d'une pipe. Le petit Abel, seul, ne prenait aucune part à l'activité générale. Ses camarades, véritables enfants, se réjouissaient du changement, car enfin, il y aurait pour eux de belles heures de flâne le long des arcades de la rue de Boigne, au Jardin botanique ou à la promenade du Vernay ; l'été, quel plaisir de faire des excursions aux environs de Chambéry, de boire du vin frais dans les auberges ! Mais pour Abel toutes ces joies avaient un goût de mort. Qu'il fût ici ou là, que lui importait? Clerget souffrait de le voir souffrir, et plus encore de son

impuissance à le consoler, d'autant que le petit soldat, maintenant, ne quêtait plus son regard, ne se précipitait plus sur un geste, semblait redevenir un étranger. Dans ses mornes yeux, il y avait un reproche : « Pourquoi suis-je si malheureux? » Pourquoi ne



peut-on rien pour moi? Et Clerget éprouvait une pitié profonde.

Un jour, par hasard, il entra dans la chambrée pendant le repas des hommes : tous mangeaient de bon appétit. Seul, Abel restait immobile, devant son assiette pleine, les yeux fixés sur la table sans voir. Les camarades ne faisaient plus attention à lui, par insouciance ou, au contraire, par délicatesse; seul, le « Cube », son voisin, lui disait doucement comme à un enfant :



ALLONS, MES ENFANTS, FAISONS PLACE AUX AUTRES !
DIT CLERGET, JOYEUX...

— Mange, mange un peu seulement, pour me faire plaisir. Et il lui taillait une tranche de pain, lui versait à boire.

Mais Abel repoussa le verre.

— Pourquoi ne mangez-vous pas, Abel? dit Clerget, vous tomberez malade, et vous n'en avez pas le droit.

Le petit chasseur leva sur lui de grands yeux étonnés et indignés. Pas le droit?... Puis brusquement il fondit en larmes.

Wacogne, quelques instants après, disait à voix basse à Clerget, retiré dans sa chambre :

— Mon lieutenant, le pauvre garçon s'est frappé l'esprit. J'en ai connu un qui était exactement comme ça. Un matin, on a entendu un coup de fusil, on est accouru, on a trouvé le soldat par terre, sa cervelle écrabouillée. Je ne voulais pas vous le dire, mais j'ai dans la tête qu'Abel y a pensé ; il ne ferme pas l'œil de la nuit.

— Appelez-le, dit Clerget.

Abel arrivé, Clerget le fit asseoir, et comme le soldat, devant l'unique fauteuil semblable à un invalide avec son bras neuf en bois blanc, hésitait, il le pressa aux épaules, paternellement.

— Savez-vous pourquoi je vous ai dit tout à l'heure que vous n'aviez pas le droit d'être malade, Abel? C'est d'abord parce que vous êtes un soldat, vous avez l'honneur de porter l'uniforme, vous devez avant tout être courageux. Le courage, Abel, c'est, rappe-

lez-vous nos causeries, l'honneur suprême du soldat. Et il n'y a pas que le courage envers l'ennemi, il y a le courage envers soi-même. Vous avez un grand chagrin et vous ne pouvez en être consolé; mais vous devez essayer de le surmonter. Faites appel à votre volonté. Avec la volonté on peut tout; sans elle on tombe au niveau des lâches. Vous n'êtes pas un lâche, Abel, vous êtes un brave cœur et un bon esprit. Tout le monde vous aime et vous estime; ne vous abandonnez pas, raidissez-vous; n'oubliez pas votre amie, mais pensez moins à votre douleur. Si elle pouvait vous voir, celle que vous pleurez, croyez-vous qu'elle serait contente de vous savoir si malheureux? Non. Si elle pouvait revenir et vous parler, elle vous conseillerait comme moi d'avoir de l'énergie!

— Je voudrais bien, mon lieutenant, mais je ne peux pas...

Alors, pendant une heure, Clerget l'avait sermonné. Ah! l'impuissance des mots, leur mensonge, leur vanité! Et cependant peu à peu leur vertu secrète, leur mirage hypnotisaient le soldat. Il promettait à Clerget, il lui « jurait sur l'honneur » de ne plus s'abandonner à ces rêveries solitaires et farouches qui lui faisaient tant de mal.

Comme preuve de bon vouloir, le soir Clerget le trouva penché sur le cahier des *Trois Mousquetaires*. Abel, pour distraire sa douleur, essayait de lire, avec des yeux qui semblaient avoir pleuré du sang.

Susbielle lui donna cette nuit-là et les suivantes

une infusion de pavot, afin qu'il pût retrouver un peu de sommeil.

L'étudiant, ballotté du souvenir de sa maîtresse à celui de sa cousine Anne, enviait cet immense amour si touchant, si pur, qui emplissait jusqu'aux rêves du malheureux, faisait sur ses lèvres blêmes, avec une expression d'extase, passer le souffle de ces mots « *ma douce... ma jolie...* »

Clerget, pensif, y songeait de même, avec une amertume silencieuse. Une telle profondeur de sentiment lui apparaissait comme une révélation d'abîme. Il éprouvait devant cet injuste martyre un léger vertige, fait de compassion humaine, d'inexplicable jalousie. Et toute la soirée, une émotion étrange, nouvelle pour lui, l'oppressa d'une sorte de fièvre, à la fois douce et triste.

XIII

Ce matin-là, le poste entier faisait une reconnaissance, la dernière. Pas un chasseur n'avait voulu y manquer, car dans trois jours, le lieutenant Duménil arrivait avec ses hommes. Vercomet seul gardait les fourneaux, parce qu'il le fallait.

Du col d'Armeline, on avait gagné la Combe d'Occel, longé le flanc de la Rebbia; on devait revenir par les gorges Marquanes. Bien que la marche fût pénible, tous les hommes gravissaient la pente avec entrain, et Clerget, à les voir, rudes et trapus pour la plupart, admirait avec quelle adresse ils tournaient les obstacles, avec quelle légèreté ils posaient le pied sur le bord des ravins, comme ils tâtaient la résistance d'un roc, évitaient le gazon traître, se hissaient aux endroits difficiles, d'un double effort des mains et des pieds. Il se confirmait dans cette idée : que la guerre de mon-



CE MATIN-LA, LE POSTE ENTIER FAISAIT UNE RECONNAISSANCE, LA DERNIÈRE (PAGE 170).

tagne, où tout au moins la préparation de cette guerre exige d'abord un soldat spécial, homme du pays, instruit par atavisme, par expérience, des périls et des



ressources de la montagne, ensuite un entraînement particulier qui permette de gravir, pendant trois ou quatre heures, les pentes les plus raides sans suffocation. La montagne est redoutable à qui n'y est point fait. L'exemple des débuts de Prost prouvait que l'acclimatation n'y est pas toujours facile. Leloustre avouait que, la première année, il avait éprouvé un

dégoût de la vie, une tristesse incurable. Gattolat, avant de devenir un courrier consommé, avait dû quitter Briançon, qui cependant n'est qu'à 1 306 mètres d'altitude : il y devenait anémique. « Au début, avait déclaré le petit Michel, j'avais le vertige, je ne pouvais rien manger et je mourais de soif. » Presque tous, avec franchise, reconnaissaient que l'application constante, la volonté soutenue, avaient fait d'eux de véritables alpins, Wacogne, lui, l'était de naissance ; il y avait des guides dans sa famille. Sa science naturelle faisait l'admiration de Clerget. Wacogne avait au plus haut point le sens de l'orientation ; il annonçait le brouillard, la pluie, la neige ; à cinq cents mètres, Clerget l'avait vu indiquer une source, une crevasse ; le chant des oiseaux, la couleur d'une prairie, le contour d'un bois, étaient pour lui autant de mystérieux avertissements. Il avait prévenu Formaly du danger de s'aventurer sur la neige nouvelle, à l'endroit où le lieutenant allait risquer sa vie ; Formaly, insouciant, avait souri, passé outre. Quel auxiliaire précieux pouvait être, en campagne, un homme comme Wacogne ! Lui faciliter la vie, savoir l'attacher au métier, garder le plus longtemps possible un instructeur pareil, n'était-ce pas un devoir pour ses chefs ?

Il remarquait l'importance de la légèreté dans la marche ; le petit Michel l'emportait, d'un jarret plus leste, sur le pas lourd du « Cube », à qui sa force, placée comme au bœuf dans ses épaules, servait moins. A distance égale, Fourquemin ressentait de la fatigue,

là où le petit Michel ou le grand Gattolat se montraient encore frais et dispos. Certains comme Leloustre et Guiot avaient une adresse spéciale à poser le pied et à se hisser de façon à économiser l'effort. Cela tenait de l'instinct, mais la réflexion, l'habitude avaient façonné à l'habileté des hommes comme Prost et Macario.

Autre nécessité, absolue, celle-là : l'entente mutuelle, la confiance dans les chefs. Si la file indienne formée par les chasseurs gardait dans son serpentement mouvant une cohésion dans l'élan, une harmonie dans la marche, n'était-ce pas qu'encadré par Clerget en tête, Wacogne en queue, le troupeau se sentait conduit par un berger sûr, et maintenu par un vigilant chien de garde ?

Clerget regarda sa montre, commanda : Halte ! Les fusils appuyés contre le rocher, les sacs débouclés placés à côté, les hommes se reposèrent. Quelques-uns ramassèrent du bois, d'autres cherchaient de l'eau ; Wacogne empêcha Leloustre de remplir son bidon à une flaque sur le plateau. Il savait où on trouverait de l'eau limpide, il emmena trois hommes avec lui. Prost, cependant, allumait le feu. On déjeuna d'une tranche de viande froide, d'un morceau de fromage. L'eau se mit à chanter sur les tisons, on but le café. La voix de Wacogne s'éleva :

— Fourquemin, boutonnez votre vareuse ; il faut toujours vous le répéter ! Vous serez bien avancé quand vous aurez pris une bronchite.

Le « Cube », qui eût fait la sourde oreille autrefois, obéit de bonne grâce; mais sa concession n'enlevait rien au sentiment de sa supériorité : prendre une bronchite avec un thorax et des pectoraux pareils!

Clerget, cependant, son repas sommaire expédié, examinait le pays, en expliquait à quatre ou cinq hommes groupés autour de lui la configuration tactique. Il vit avec plaisir que la figure d'Abel exprimait à nouveau de l'intérêt, de la curiosité; une ou deux fois le petit chasseur s'était dérangé pour lui faire place; la confiance et l'affection revenaient sur ces traits maigris, pâlis. On se remit en marche. Clerget recommanda de ne point se presser à la descente; le soldat y est enclin, préférant suer et arriver vite, et expiant cette hâte, non par une lassitude immédiate, mais par une courbature le lendemain.

Clerget songeait avec un regret singulier que cette marche d'ensemble serait la dernière; jamais il n'avait respiré aussi librement, ne s'était senti aussi alerte, aussi robuste : on eût dit qu'il participait à toute cette ardeur, à toute cette force collective dégagées à chaque pas, à chaque geste, par ce groupe énergique d'hommes jeunes. Déjà il avait éprouvé cette communion qui fond l'élan de tous en un seul être, lorsqu'au pas de route, l'arme à volonté, les hommes en manœuvres aux environs de Chambéry reprenaient en chœur leurs rudes et gaies chansons : *Père Barbançon, çon çon*, ou : *C'est la reine d'Angleterre, terre, terre.* Une autre fois encore, une nuit où un incendie em-



LES FUSILS APPUYÉS CONTRE LE ROCHER, LES SACS DÉBOUCLÉS PLACÉS A COTÉ, LES HOMMES SE REPOSÈRENT (PAGE 175).

brasait l'entrepôt d'alcools, on avait appelé les chasseurs et, noirs dans les flammes bleues, jaunes, rouges, violettes, on les voyait, à la voix de leurs officiers, courir comme de grosses fourmis, emportant des poutres trois fois plus longues que leur corps, sapant des murs au milieu du jet strident des pompes, dans une activité irrésistible qui triomphait enfin du feu. Cette fusion des âmes, c'était tout le secret de la victoire, le nerf véritable de la guerre.

La guerre, la guerre de montagne surtout, Clerget y songeait, et des ressouvenirs de lectures la faisaient vivre en son esprit, imaginaire et acharnée, avec ses offensives périlleuses, ses défenses redoutables, ses manœuvres délicates et compliquées. Il appliquait au décor qui se déployait devant lui les prescriptions diverses de traités spéciaux. Comment s'établirait-il, lui, Clerget, en arrière de cette vallée? — En plaçant le front de la première position sur la crête du plateau, en fortifiant les saillants, les entrées de ravins, en installant des postes avancés reliés à la première ligne.

Mais il pouvait avoir à défendre un défilé à berges escarpéés, celui de la Vuze, par exemple? Alors il étagerait aussi haut que possible, en avant, à droite et à gauche, des lignes successives de résistance, puis relierait ces lignes entre elles. Les conseils du général Kuhn, dans son traité de la *Guerre en montagne*, cité dans l'intéressant ouvrage de Marc de Buttet, lui revenaient à l'esprit.

La défense d'un col, comme celui d'Armeline, se ferait au moyen de murs en pierres sèches, de tranchées-abris; il établirait des fractions en échelons sur les hauteurs de droite et de gauche, les renforcerait par des ouvrages de campagne.

Et en repassant ainsi cette leçon, dont la sèche théorie se pouvait, au premier jour, changer en pratique sanglante, Clerget imaginait, avec une puissance de fantaisie ardente, les dispositions préalables, les formations de combat, l'emploi des feux, l'entrée en ligne de l'artillerie, puis l'approvisionnement des munitions, toutes les péripéties du drame héroïque et brutal.

Il croyait se voir avec ses hommes, défendant cette crête, réglant le tir, ordonnant l'attaque; il prêtait à chacun de ses chasseurs une attitude en harmonie avec leur caractère. Fourquemin était pourpre, de la rage des sanguins; Abel, pâle et résolu; Gattolat, d'un jaune de bilieux; Wacogne, impassible, avec ce petit pli d'attention profonde entre les yeux que Clerget connaissait bien; tous feraient leur devoir, il en était sûr.

Au sortir de la dernière gorge Marquanes, il reconnut le paysage familier de son hivernage, aperçut de loin le poste aux toits inclinés, et son cœur battit d'une émotion simple et bonne. Chacun se redressa, les visages fatigués s'animèrent. Une sur prise commandée au départ par Clerget attendait les hommes.

Vercomet n'avait pas perdu son temps, et en se chantant à lui-même sa plus jolie chanson :

> Ah! la fleur, la fleur nouvelle!
> Ah! le gai rossignolet...

il avait, à grand renfort de citrons et de cannelle, confectionné toute une bassine de vin chaud qui, répandue dans les saladiers, embauma, éclaira la chambrée de sa belle couleur de rubis, de son parfum d'épices.

XIV

C'était le grand jour. Adieu Lussan! Les camarades allaient prendre possession du poste! Il fallait qu'ils trouvassent tout en état, que la propreté des baraques, la gaieté des parquets, des meubles, leur souhaitassent la bienvenue. Aussi, quel astiquage!

Secondé de quatre camarades, Fourquemin — il était à son affaire! — avait, à grand renfort d'huile de coude, avec une bouteille maniée en guise de polissoir, lustré le parquet de telle sorte qu'il brillait comme une glace. La lessive des draps et serviettes avait employé trois hommes. On avait battu les matelas, les couvertures. Sainjoire avait remis des pièces à tout le mobilier: un pied au buffet, un rafistolage aux bancs. On avait lavé les solives du plafond, débarbouillé au savon noir, essuyé, puis frotté les meubles de bois, les lits, curé partout, désinfecté. Les casseroles de

Vercomet, son fourneau remis à neuf. Susbielle avait contribué à la visite des objets délicats, le téléphone, les instruments de météorologie. Puis, le grand nettoyage des armes, des habits, des hommes eux-mêmes, paquetage des sacs. La trousse à coudre, le tripoli, le jeu complet des brosses, avaient fonctionné comme pour la revue d'inspection générale. Clerget fit balayer sa baraque avec le plus grand soin. Prost n'entassait plus la poussière sous le lit ; il reborda un tapis de table vert qui était effrangé, garnit la cheminée de verdure, parvint à donner un air de fête au modeste logis. Clerget, avant de passer l'inspection finale de ses hommes, donna un coup d'œil aux magasins, à l'écurie, à l'abri à bois, à la forge, tint à dire un adieu personnel à ce petit monde dont il allait faire les honneurs à Duménil.

Ravitaillée de viande fraîche, l'écurie : cinq moutons y bêlaient, gros et gras ; au lieu d'une, il y avait deux chèvres, quantité de lapins. Duménil arrivait à la bonne saison, il pourrait cultiver le petit jardin que l'hiver avait tenu enseveli sous quatre pieds de neige. Les baraques d'approvisionnement, les caves étaient pourvues, caisses neuves d'épicerie, sacs de toile bise, exhalant, les unes l'odeur du sapin frais, les autres celles du chanvre roui. Trois tonneaux, placés les uns sur les autres, ressemblaient, avec leurs gros ventres, à des buveurs sans tête, ni bras, ni pieds, enflés de partout.

Plus loin, l'odeur des pruneaux se mêlait à celle du gruyère. Allons, les camarades étaient bien munis!

Sous un hagar, déjà bâté, ce qui n'avait pas été chose facile, à cause du poil hérissé qui le feutrait, le mulet Baptiste mâchonnait quelques brins de foin. Il tourna vers Clerget son œil malin, lui flaira les mains pour voir si on lui apportait du sucre, et ne recevant qu'une claque d'amitié sur l'encolure, il détourna la tête avec dignité, comme s'il n'eût rien espéré. C'était un animal facétieux qui savait garder son sérieux, lors même qu'il se livrait à des farces savamment méditées. Jamais bête n'avait semblé, sous son poil démesuré, plus bouffonne. Clerget s'amusa du succès de rire imprévu que Baptiste aurait, tout à l'heure.

Wacogne s'approchait. Il était équipé, prêt au départ. Son sourire respectueux marquait une satisfaction de devoir accompli.

— Eh bien, Wacogne, tout va bien?

Le sergent dit :

— Ils n'ont plus qu'à venir.

Un moment silencieux, Clerget et lui regardèrent la piste jalonnée de balises, le ravin, la découpure des monts sur le ciel clair. Puis leur regard revint à l'enclos des baraques. Répondant à des réflexions qu'ils n'échangaient pas tout haut, mais faisaient ensemble intérieurement, Wacogne dit, après avoir eu l'air de méditer profondément :

— Le poste est bon.

— Oui, dit Clerget, c'est un bon poste.

Et ils vouèrent une gratitude aux murs qui les avaient abrités, aux toits qui les avaient protégés. Il y avait un contentement, un léger orgueil dans leur pensée. Oui, un brave petit poste, qui s'était joliment bien comporté sous les intempéries.

— C'est qu'il y a eu de rudes vents! dit encore Wacogne.

Clerget sourit :

— La tourmente d'avant Noël ? on aurait dit que tout s'écroulait.

Wacogne convaincu, très sérieux, dit :

— Oh! pas de danger.

Et rêveur :

— Tout de même, nous avons eu la chance, pas de malades, pas d'accident grave... Il s'arrêta : et l'avalanche où le lieutenant avait failli rester? Mais puisqu'il n'avait que failli... Il acheva sa phrase :

— Un bon hiver, en somme. C'est malheureux seulement pour M. Formaly.

— Très malheureux, dit Clerget.

Il revoyait le bal de la Préfecture, la figure mystérieuse du gros Berc, et il eut seulement alors la véritable sensation des périls qu'il avait courus, de la mort que ses hommes et lui avaient plus d'une fois évitée. Gattolat, le courrier, ne risquait-il pas sa vie presque tous les jours? En voilà un qui n'aurait pas volé les

galons de caporal que Clerget demandait pour lui.

Les deux hommes se retournèrent en entendant un pas léger. C'était Susbielle, l'air heureux. Il sourit, et, ouvrant un porte-cigarettes, il l'offrit de la main gauche



à Clerget, saluant, la main droite au béret, avec une légèreté galante et respectueuse. Clerget accepta une cigarette; Wacogne, à qui Susbielle offrait l'étui à son tour, en prit une aussi, et, fouillant dans sa poche, s'empressa, prévenant, de battre le briquet. Alors, sans parler pendant quelques minutes, le lieutenant, le sergent et le médecin auxiliaire fumèrent avec un vif plaisir, n'ayant rien à se dire parce qu'ils se laissaient vivre en une de ces brèves et rares ententes qui rendent le silence si précieux, Susbielle dressait le bilan de ces longs mois de spleen, de labeur, de



LE PETIT DUMÉNIL, ARRIVÉ A TROIS PAS, FIT A CLERGET, AVEC SON ALPENSTOCK, LE SALUT DU SABRE (PAGE 191).

tentations folles. Il était ivre de joie à l'idée de rentrer à Chambéry, de revoir des visages nouveaux, de retrouver sa petite chambre en ville, de pouvoir reprendre des bains, d'aller au café lire des journaux, et surtout de revoir sa maîtresse, sa Clara chérie et détestée. Mais cela ne l'empêchait pas d'être triste par bouffées : où retrouverait-il ce calme, ce bon travail solitaire; et rentré dans le brouhaha de la vie, le délicat fantôme de sa cousine Anne viendrait-il, avec de doux yeux de reproche et de tendresse, lui montrer le chemin du bonheur?

Clerget aussi songeait, et il se disait : « Il doit être bon d'avoir, de près ou de loin, un être qui pense à nous ! Si l'on était sûr de rencontrer la *douce*, la *jolie*, comme disait le pauvre Abel, celle qui est sûre, celle qui est tendre, le dévouement, le grave et loyal amour? » Et il voyait le beau, le pensif regard de Mlle de Trézanne.

Il se rappelait quelques conversations, puis son sourire, ses gestes, la couleur de sa robe. Elle était l'âme de cette maison silencieuse où, entre deux vieillards et au milieu de meubles aux étoffes fanées, sous les yeux des portraits d'aïeuls, elle allait et venait d'un pas lent, avec une grâce calme. Mademoiselle Marthe la Raisonnable : fin profil de sagesse, face de rêve contenue, et ce regard si discret, si noble, si émouvant... « Mon Dieu ! se dit alors Clerget, si c'était elle?... » Il repoussa cette idée, il se jugea fou, maudit l'attendrissement ridicule qui

lui noyait le cœur ; mais la révélation le pénétrait. Il l'aimerait, un trait de feu l'éblouit. « Non, non, se dit-il, je rêve : imagination, folie ! Qui sait ce qu'elle pense



de moi ? Il faut laisser faire le temps, la revoir, ne rien presser. Si j'allais me tromper... D'ailleurs, m'aime-t-elle ? Non, elle ne m'aime pas... Pourquoi m'aimerait-elle ? » Mais plus il se débattait, plus le beau regard, puissant comme l'évidence, lumineux comme le jour, entrait victorieux dans son cœur. Il jeta brusquement sa cigarette, noua ses mains qui craquèrent.

— Rentrons ! dit-il.

Et le groupe des trois hommes se rompit.

Wacogne prévint les chasseurs que le lieutenant allait faire l'inspection. Clerget achevait à peine, quand le planton de vigie signala les alpins du lieutenant Duménil. On les vit, échelonnés, courbés sous le sac qu'ils trouvaient lourd, soufflant, se rapprocher lentement des abords.

Prost, oublieux de sa propre arrivée, murmura :

— Ils ont l'air d'en avoir dans les jambes !

Les hommes s'exclamaient, à mi-voix, reconnaissant des camarades ; le visage de Prost s'anima.

Le quatrième de la file n'était-il pas son pays, Huet, un rival redoutable auprès de la bonne du capitaine Lançon ? Du moment qu'il cédait la place, il y avait du bon !...

Tous les visages du poste marquaient la malice, la gaieté.

Et les arrivants levaient des figures lasses, où la moquerie familière au soldat pinçait le coin des bouches.

Le petit Duménil, arrivé à trois pas, fit à Clerget, avec son alpenstock, le salut du sabre.

Et, sur un franc shake-hand :

— Bonjour, mon vieux. Tu avais commandé le soleil pour notre arrivée, il tape dur !

XV

Cependant, les sergents, les hommes fraternisaient : poignées de main, claques sur l'épaule, gros rires. Prost apprenait avec consternation que Marie, congédiée récemment par Mme Lançon, avait filé à Paris, enlevée par le fils du boucher. Fourquemin bavardait avec un ami, un tout petit, petit chasseur qu'il dominait et écrasait de ses épaules carrées. Seul, Macario ne connaissait personne, ne parlait à personne.

— Oui, mon cher, disait Duménil une demi-heure après à Clerget, assis au pied du lit dans son ancienne chambre, je parie que Berc n'a pas eu ça d'elle.

Et il fit claquer son ongle.

— Oh ! une fine mouche, cette petite Mme Aubry ! Quand on a des yeux candides comme les siens, cette bouche sinueuse... Je m'y connais, tu sais. Eh bien, je l'ai jugée tout de suite.



GUIOT, QUI TENAIT LA BRIDE, CRIA : « PRÉSENT ! » UN RIRE COURUT (PAGE 199).

« Oui, ils sont trop verts! » pensa Clerget, qui s'amusait énormément.

Il savait que Duménil avait en vain tourné autour de la dame, écrit plus de vingt billets enflammés.

— Tu disais donc?

Mais Duménil, qui occupait le fauteuil, se redressa avec une grimace.

— Diable, on se croirait assis sur des clous! Et ce papier de tenture, est-ce qu'il y a des revenants derrière?... Oui, mon cher, elle a roulé Berc dans les grands prix. Car le pauvre garçon prêtait de l'argent au mari, et maintenant il peut courir après... C'est vrai, je ne t'ai pas dit. Oh! mon vieux, un scandale dont tu n'as pas idée. Aubry a été pincé au cercle en train de filer la carte; cris, injures, bocks renversés, on a failli l'assommer. Le lendemain, il a décampé sans tambour ni trompette, laissant sa femme pour gage aux créanciers, car tous deux étaient criblés de dettes, et avec cela menaient grand train...

— Alors, elle?

— Le vieux baron Giraud l'a prise sous sa protection. Pendant huit jours, il était superbe à voir se redressant dans sa redingote grise, ciré, maquillé, guêtres blanches, stick à la main... « La vieille galanterie française, messieurs! Il ne sera pas dit qu'une jolie femme restera dans un aussi cruel embarras!... » Et il l'a reconduite à Paris soi-disant chez une tante à elle. La vérité est qu'il lui sert d'oncle! On les a rencontrés aux Folies-Bergère et au Moulin-Rouge.

Ah! il ne s'ennuie pas, le vieil orang-dégoûtant!

Rieur, il racontait les autres potins.

— Mlle Estancelin se marie, tu sais, celle dont sa mère disait à tout le monde : « Mon Eugénie est si bien faite ! » avec un sourire qui semblait ajouter : « Que ne puis-je vous la montrer! » Oui, Mlle Estancelin, qui a manqué tant de mariages. Tu ne devinerais jamais qui elle épouse? Haussois du Sausset! Parfaitement, le marquis a fini par prendre feu, et, comme le vieux bois, il flambe et pétille. On voit ses cheveux changer de couleur, il s'est commandé un râtelier neuf et se sangle dans un corset.

— Mauvaise langue! dit Clerget.

Mais Duménil avait son sac à vider.

Il connaissait à fond la chronique scandaleuse.

Et toute la ville y passa, le préfet et Mme Thévenot, l'histoire de leur femme de chambre dont la taille s'était malencontreusement élargie.

— Comment, mais tu ne sais donc rien ici ? On a incriminé les mœurs de l'honnête père Thévenot, puis celles du secrétaire général : finalement on a découvert que le coupable était un garçon de café borgne et manchot. Vantez donc les séductions de l'amour !

Il potina sur les camarades, revint à Berc.

— Crois-tu? Il ne sortait plus que pommadé, frisé au petit fer. Il embaumait la bergamote à quinze pas. Tiens, je vais te donner une idée de Berc amoureux !

Et attirant une feuille de papier, une plume, Duménil, avec un rare bonheur de caricature, esquissa la silhouette réjouissante d'un gros Berc roulant des yeux de merlan frit, le képi sur l'oreille, les coudes en dehors, et boitant dans des bottines ridiculement étroites.

— Avec ce talent-là, dit Clerget, tu auras de quoi te distraire.

— Peuh ! fit Duménil, quand j'aurai crayonné tous mes hommes il me restera du temps... Allons, je le vois, tu vas me montrer les paperasses?

— A moins, dit Clerget, que tu n'aies encore quelque chose à me conter. Je préfère être au courant. Je vais tomber à Chambéry comme on tombe de la lune.

— Ma foi, non, plus rien. Schlem est toujours aussi sévère. Tu sais qu'il tient rigueur au pauvre Formaly de son accident ?

— Et comment va-t-il ?

— Formaly? beaucoup mieux, il marche avec des béquilles ; le major prétend qu'il retrouvera un jarret d'alpiniste.

Clerget, qui tout le temps n'avait eu qu'une peur, celle d'entendre parler de Mlle de Trézanne, — si elle

allait se marier, elle aussi ? — n'osa cependant interroger Duménil, craignant son coup d'œil brusque, son regard malin qui semblait lire dans la pensée. D'ailleurs, s'il était arrivé quelque chose d'heureux ou de malheureux à la jeune fille, Duménil le lui aurait sans doute appris.

— Alors, plus rien ?

— Ma foi, non. Un de leurs camarades, dans sa passion des langues étrangères, piochait toujours le russe. Un autre, attrapé par un maquignon, avait acheté un cheval bai, joli, mais cornard. Le chien du capitaine Lançon était mort pour avoir déchiqueté, puis avalé un étui à cigares.

Quand Clerget eut sommairement mis Duménil au courant de la comptabilité, lui eut montré les baraques et donné quelques indications, il dit :

— Et maintenant, mon cher, il me reste à te souhaiter bonne chance.

— Oh ! moi, tu sais, je suis fataliste, et je dis comme les Arabes : *Mektoub !* C'était écrit !

Vrai type de l'officier insouciant, narquois, se vengeant ou se consolant d'un mot drôle, Duménil sourit. Clerget songea à Bermud, qui payait moins de mine et avait plus de fond.

— Au fait, tu as vu Bermud ? demanda-t-il. Nous allons rentrer à Chambéry ensemble.

— Mais oui, il t'attend. Ah ! l'animal, il m'a régalé

d'une brandade de morue qu'il avait confectionnée lui-même et qui m'a fait mal à l'estomac ! car, pour ne pas le désobliger, j'ai dû en reprendre ! j'exècre la morue. Il te réserve un plat de pommes de terre au fromage et au lard, à la grenobloise, un pavé, je ne te dis que cela.

Comme beaucoup de gens d'esprit, alerte et caustique, Duménil avait un mauvais estomac. Clerget lui demanda malicieux :

— Faudra-t-il t'envoyer de l'eau de Vichy ?

— C'est commandé, fit l'autre, je ferai ma saison d'eaux à deux mille quatre cent soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer. Allons, au revoir, à l'an prochain.

Ils se serrèrent la main.

Clerget rallia ses hommes. Les adieux étaient faits, on avait échangé de menus présents, et Macario, pris d'un besoin de tendresse subite, venait de donner à un grand diable basané une chaîne de montre, tressée en crins de mulet, qui lui avait coûté bien des heures de veille. Sac au dos ! On les remonta d'un coup d'épaule...

— Tout le monde est là ? Et Baptiste ?

Guiot, qui tenait la bride, cria : « Présent ! » Un rire courut.

Nous y sommes ?... fit Clerget.

Et enveloppant d'un geste amical de congé les toits

familiers du poste, le groupe des chasseurs nouveaux qui les contemplaient, la ligne pure des monts, le grand ciel clair, il lança, d'une voie gaie :

— Allons, en route ! Hue Baptiste !

. . . .
. . . .
. . . .

XVI

Maintenant, les baraques avaient disparu. Disparue la piste, d'ailleurs détruite et fondue, des montagnes russes. Clerget donna un long regard à la forêt de sapins noirs, et, plus d'une fois, ému, se retourna en route. Chaque site se dressait devant lui comme une étape de souvenirs. Ce furent d'abord les dents blanches du Ghéor, découpant sur l'azur leurs pics étincelants, puis les cascades bouillonnantes avec le bruit puissant et doux de leur triple chute. Diaprées d'arc-en-ciel, elles se doraient d'une écume de soleil ; des bulles d'air remontaient en perles, et sur les côtés de la cataracte, des filets de diamants liquides se brisaient en éclats transparents, ruisselaient en pluie d'argent. Clerget, à cette splendeur, se rappela, dans un éclair, l'impression profonde qu'il avait éprouvée déjà, le jour de l'avalanche. Comme il avait savouré alors à plein

cœur le mystère étrange de la vie ! Le monde lui était apparu plus jeune, plus vaste, plus beau. Il respira largement. Il s'enorgueillit de sentir, comme à cette minute divine, son sang battre, joyeux dans ses veines. Puis ils longèrent le défilé de la Vuze, firent halte au chalet de Serraz. Les hommes échangeaient leurs réflexions. Leurs bonnes figures souriaient, dans l'instinctif plaisir du changement, la nouveauté d'une autre vie. Clerget lui-même, à son grand regret de quitter ce qui avait été durant quelques mois partie intégrante de sa pensée et de sa vie, mêlait une obscure joie.

A mesure qu'il descendait, il semblait que l'air devenait moins vif, plus tiède. Des prairies étendaient au loin leur pente verte. Il reconnut le petit toit perdu dans un ravin, le toit petit comme un jouet d'enfant, visible à peine autrefois,sous la neige. Avec quelle fatigue, quelle sourde détresse, il avait peiné naguère sur ce terrain ardu ! Aujourd'hui, plein de force et d'entrain, il repassait par le même sentier, et il se retrouvait autre, un homme différent, avec une âme moins égoïste, un corps endurci, des yeux qui voyaient plus loin, plus clair, des poumons où l'air pénétrait vivace. Il se faisait l'effet de quelqu'un qui a été longtemps malade et qui, pour la première fois, jouit de sa vigueur entière, de la pleine possession de soi-même.

Et vraiment, c'était bien une cure de santé physique et morale, ce séjour sur le promontoire glacial du Poste des Neiges. Il en revenait le sang fouetté, le

cerveau vivifié, jeune d'énergies nouvelles et d'aspirations meilleures. Son passé derrière lui tombait, comme une chose morte : et vague, indistinct encore, mais tout lumineux d'espoir, l'avenir devant lui se dressait comme un immense horizon de vie.



Les illustrations photographiques ont été faites par le capitaine A. LONZO

PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

GYP

TOTOTE



ROMAN INÉDIT

Orné de Cent illustrations
obtenues par la ***PHOTOGRAPHIE***
d'après ***NATURE***

PIERRE GUÉDY

Amoureuse Trinité



ROMAN INÉDIT

Orné de Cent illustrations
obtenues par la ***PHOTOGRAPHIE***
d'après ***NATURE***

14

RENÉ MAIZEROY

La Chair en joie
Le Coeur en peine



ROMAN INÉDIT

Orné de Cent illustrations
obtenues par la ***PHOTOGRAPHIE***
d'après ***NATURE***

ED. LEPELLETIER
et
CLÉMENT ROCHEL

Les Amours de Don Juan



ROMAN INÉDIT

*Orné de Cent illustrations
obtenues par la* **PHOTOGRAPHIE**
d'après **NATURE**



